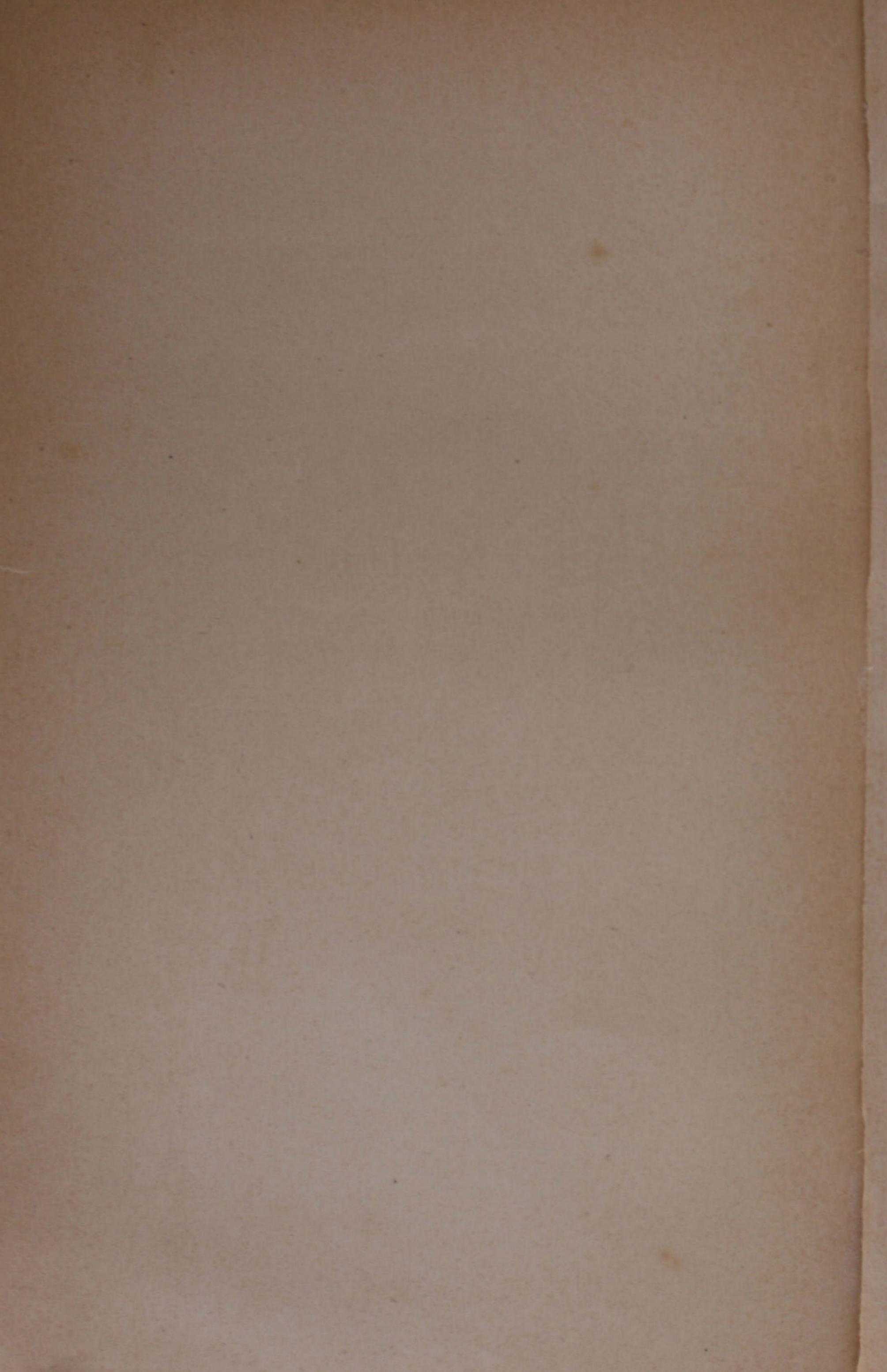


A. Search,



SATAN-DIEU

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés  
pour tous les pays, y compris  
la Hollande, la Suède, la Norvège, le Danemark, la Finlande.*

*S'adresser, pour traiter, à MM. AMBERT & C<sup>ie</sup>,  
Éditeurs, 11, rue Lauriston, Paris.*



---

# SATAN - DIEU

---

Quatrième Édition



PARIS

*L'ÉDITION MODERNE*

AMBERT & C<sup>ie</sup>, 11, rue LAURISTON

---

1902

*Tous droits réservés*



## BREF EXORDE

---

« Scire neque credere. »

*Je suis né dans la religion catholique, apostolique et romaine.*

*Jusqu'à un âge avancé, j'ai été un respectueux et fervent disciple de l'Église.*

*Mais des jours vinrent où les coups répétés et douloureux de la vie, joignant leur action à celle de mes réflexions, me conduisirent à douter de l'exactitude des dogmes chrétiens ; puis, à court délai, la foi m'abandonna complètement.*

*De ce déchirement, j'eus longtemps en moi la souffrance.*

*Car, vivre sans foi aucune, c'est une chose insupportable dont il n'est presque pas d'exemple sur terre. Tous les hommes ont une foi, ou religieuse, ou scientifique, ou artistique, ou politique. Il ne leur manque, pour les avoir toutes, que de posséder celle qui les contient et les gouverne toutes.*

*J'avais reçu en partage un esprit profondément religieux. Ce vide intime m'était donc une désolation. Je*

voulais croire; j'avais, comme tant d'autres, besoin d'une croyance et d'un espoir, et, comme tant d'autres, je ne savais plus à quoi croire.

Je me repliai sur moi-même, me livrant à des méditations ardentes et fiévreuses, suppliant l'auteur inconnu de l'Univers de secourir ma pensée, de m'accorder de percer les ténèbres entassées et d'entrevoir, si faiblement que ce fût, la vérité sur lui-même, sur son œuvre, et sur notre sort.

Je sentais confusément que, s'il nous était donné de l'acquérir, la vérité nous serait infiniment consolante et bienfaisante, encore qu'il ne fût pas impossible qu'elle fût âpre peut-être; peut-être rude et sévère! Mais je me persuadais qu'elle serait, en tout cas, trop pleine de splendeur et de sublimité, pour ne pas faire à l'émerveillement et à l'espérance une part incomparablement plus grande qu'à la tristesse et à l'angoisse.

Ni ma prière ni mon attente ne furent vaines. Grâces en soient rendues au souverain maître de toutes choses!

J'ai découvert la vérité; j'ai inondé mon esprit de lumière, d'inébranlable certitude et d'enthousiasme.

Afin que chacun puisse, comme moi, savoir et contempler le prodigieux secret, je résume ici en quelques chapitres, le résultat de mes recherches et de mes efforts, soit la doctrine du MENTALISME.

On y verra Dieu; on y recueillera la preuve, inattendue et seule valable, de son existence, et la vision vertigineuse de sa toute-puissance. Il diffère légèrement du Dieu très placide et un peu trop tranquille des théologiens.

La science humaine en tirera des éclaircissements utiles et de fécondes données, qui assureront sa marche et ses progrès.

*Entre cette doctrine et les faits d'observation règne une parfaite concordance.*

*L'éternelle création s'y déploie éblouissante et gigantesque.*

*Indéfiniment perfectible, l'œuvre de Dieu s'y révèle divinement savante et divinement sensée.*

*Démontrer : qu'il fait ce qu'il doit faire, ce qu'il lui est impérieusement nécessaire de faire, ce qu'il ne pourrait s'abstenir de faire, qu'en violant toutes les lois de la raison pour, alors, tomber dans tout le désordre de l'arbitraire, c'est prouver que Dieu a toujours adopté la voie la plus sage et la meilleure, à tous les points de vue, de la Logique, de la Science, de la Morale, et de la Beauté.*

*Le Mentalisme justifie, ainsi, les opinions de maints et maints illustres penseurs. Il fait de même à l'égard de celles, qui sont impérissables, parmi les hautes paroles des Religions et des Philosophies. Il ne les détruit pas ; il les fortifie en les éclairant.*

*Et j'aurais, au milieu de ma joie, quelque regret d'avoir produit ce livre, si je le voyais, le moins du monde, prêter à la thèse contraire. Corriger et redresser les fautes, n'est-ce pas affermir et grandir les principes ? Nulle conscience droite et loyale, et qui ne fait pas de son intérêt la mesure de sa foi, ne pourra s'y méprendre.*

*Mon but n'est pas, ce qui serait simplement exécration, de ne faire que des ruines.*

*L'heure est arrivée, pour l'humanité, de connaître et d'embrasser la bonne, calme et tolérante religion dont toutes les autres n'ont été que les phases secondaires et préparatoires.*

*Mon rêve est : que s'élargissent les parvis, que se dissipent les ombres et les terreurs du Temple, et que s'y*

*érige, dans toute sa gloire, le trône du vrai Dieu, Etre unique, éternellement actif, infiniment Imparfait, qui hausse la Vie, par des degrés constamment adoucis, vers des destins de plus en plus délicieux et magnifiques, et dont la série est inépuisable.*

\*\*\*

27 avril 1901.

## PREMIÈRE PARTIE

---

# ONTOLOGIE

« La science, à laquelle nous consacrons notre vie, vaut-elle ce que nous lui sacrifions? Arrivera-t-on à une vue plus certaine des destinées de l'homme et de ses rapports avec l'infini? Saurons-nous plus clairement la loi de l'origine des êtres, la nature de la conscience, ce qu'est la vie, ce qu'est la personnalité? »

(E. RENAN.)



# SATAN-DIEU

---

## I

Je suis,  
Tu es,  
Il est,  
Nous sommes,  
Vous êtes,  
Ils sont.

Cet indicatif présent, qui contient une série de constatations, est le vrai point de départ de la philosophie (1). Effectivement, si je n'étais pas, et si tout ce qui m'entoure n'était pas, je ne philosopherais pas, je n'étudierais rien, je ne me poserais aucune question touchant mes origines, mes fins, et mes destinées.

Je suis donc fondé à affirmer ceci :

Moi, je suis,  
Toi, tu es,  
Lui, il est,

(1) Si Descartes avait écrit en anglais, ou s'il avait décomposé sa célèbre phrase, il n'eût pas manqué d'en voir le vice tautologique. En effet, il aurait obtenu : « *Je suis pensant, donc je suis.* » Or, il n'avait plus à conclure ce qu'il avait d'abord posé dans la première partie de sa proposition.

Nous tous, êtres et choses, nous sommes,  
 Vous tous, êtres et choses, vous êtes,  
 Eux tous, êtres et choses, ils sont.

## II

Le verbe *être* implique le verbe *avoir* et réciproquement (1).

En effet, qui est, a, et qui a, est.

Ajoutons donc à ce qui précède, ceci :

Je suis, j'ai ;

Tu es, tu as ;

Il est, il a ;

Nous sommes, nous avons ;

Vous êtes, vous avez ;

Ils sont, ils ont.

Selon les cas, nous possédons, en effet, l'être, l'existence, la vie ; nous avons de la sensibilité, de la force, de la pensée, de l'intelligence, un corps, des organes, des propriétés diverses, des relations, des rapports, des souvenirs, de la mémoire, du mal, du plaisir, de la douleur, de la joie, des savoirs, des ignorances, etc.

Ainsi, je me pose,

Ainsi, je vous pose,

Ainsi, nous posons l'univers tout entier,

L'univers, vous, moi, nous sommes.

(1) Le verbe substantif présente également le sens d'un verbe attributif, par exemple, celui du verbe : *appartenir à, possédé par, etc.*

III

Être, c'est occuper un lieu, plus ou moins.

Être, c'est durer, plus ou moins.

Être, c'est vivre, c'est exister, c'est changer, plus ou moins.

IV

En tout ceci, nous avons obtenu quatre notions principales :

1° L'Être.

2° Le Lieu.

3° La Durée.

4° Le Changement.

L'Univers entier repose sur ces quatre piles.

L'Être, c'est le bloc universel; c'est tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui sera (choses inanimées et choses animées).

Le Lieu, c'est l'immensité où l'Être est contenu.

La Durée, c'est le temps passé, le temps présent, et le temps à venir.

Le Changement, c'est le mouvement, savoir : 1° dans l'ordre du Lieu, soit le déplacement; 2° dans l'ordre de la Durée, soit la modification de chaque être ou de chaque chose, *isolément*, ou encore, la modification des choses ou êtres, *collectivement* (1).

(1) Bien que cela ne soit pas d'un intérêt majeur, il faut observer

## V

Donc, nos quatre notions principales se compliquent et s'agrandissent :

A la notion d'Être se joint la notion de Durabilité ;

A la notion de Lieu se joint la notion d'Immensité ;

Et la notion du Mouvement se subdivise en :

*a.* Translation dans l'immensité, où les choses et les êtres coexistent. Ce qui fait émerger la notion de Connexion.

*b.* Modification, dans la durée, des choses ou êtres, dont les états se succèdent. Ce qui fait émerger la notion de Succession.

## VI

Récapitulons les notions que nous avons récoltées jusqu'à présent.

- I. L'Être.
- II. La Durabilité.
- III. L'Immensité.
- IV. Le Mouvement.
- V. La Connexion.

que le Changement ou Mouvement n'est pas une notion principale et de tout premier ordre comme le sont l'Espace et le Temps ; il y est contenu, en effet, sourdement dans la première, et manifestement dans la seconde. Le Mouvement n'est donc qu'un concept de second rang et dérivé des deux autres.

VI. La Succession.

Mais rangeons ces notions plus méthodiquement. Nous aurons alors :

I. L'Être.

II. L'Immensité ; la Connexion.

III. La Durée ; la Succession.

IV. Le Mouvement : ou dans la Durée, ou dans l'Immensité.

C'est à partir de là que les pensées vont devenir nombreuses et touffues.

Il faut, pour acquérir plus de science et pour éviter de tout embrouiller, que nous prenions et analysions chaque notion, séparément.

VII. — L'ÊTRE

L'Être, c'est tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui sera.

C'est donc la collection de tous les êtres quelconques (choses et êtres), qui ont existé avant nous, qui existent en même temps que nous, qui existeront après nous.

Nous savons que nous sommes nés et que nous mourrons ; nous savons, ainsi, que nous sommes temporaires et d'une durée limitée.

Mais le raisonnement nous a menés à concevoir l'Être global qui fut *avant* nous, qui est présentement, et qui sera encore *après* nous. Sa durée inconnue dépasse donc la nôtre dans les deux sens.

De là une série de questions :

1° Au juste, quelle est sa durée ?

2° Qui a fait l'Être?

3° D'où vient-il?

4° A-t-il commencé?

5° Doit-il finir?

6° Avant l'Être n'y avait-il rien? était-ce le néant?

7° Après lui, sera-ce le néant?

Avant de poursuivre notre spéculation, observons que nous venons, en ce chapitre, de dégager implicitement une notion qui ne semble pas très considérable au premier abord. Nous avons opposé la durée temporaire et définie à la durée incon nue et indéfinie, et de plus, nous avons envisagé « *ce qui est* », l'Être, et, par contraste, ce qui serait à l'opposite : le *Néant*, le *Non-Être*. Nous avons ainsi ouvert et entamé la vaste série des *Contraires*. Nous la retrouverons plus loin.

### VIII. — LA DURÉE

Très clairement, nous avons conscience que notre durée, en tant qu'êtres animés, est limitée; que certains êtres ont une vie moins longue; enfin, que des choses se perpétuent presque sans vieillir.

Ces durées inégales sont celles des êtres particuliers, qui se succèdent, et nous y recueillons le sentiment du Présent et celui du Passé.

Mais, en outre, la connaissance que nous avons de la persistance de certaines choses, telles que les océans, les montagnes, etc.; nous impose cette vision de l'Avenir qui vient compléter la notion de la durée.

C'est tout cela qu'on appelle le Temps, passé, présent, futur.

Ainsi, les origines de la vie, l'existence de l'Être, reculent obscurément dans le Passé et se prolongent obscurément dans l'Avenir; et cela constitue la Durée inconnue et indéfinie de l'Être universel.

Est-il possible de la connaître et de la définir?

Oui, ce sera en répondant d'un seul coup aux sept questions que nous avons formulées sous le chapitre VII, et ce au moyen du syllogisme suivant :

L'Être a pour opposé le Non-Être.

Si le Non-Être, ou Néant, à n'importe quel moment de la Durée, avait été, rien de ce qui est n'aurait jamais été.

Donc le Non-Être, ou Néant, n'a jamais été;

Donc l'Être a toujours été.

Dire : « *toujours* », c'est dire : « *éternellement* ».

Par conséquent, nous obtenons une colossale affirmation irréfutable :

Celle de l'existence de l'Être (simple truisme, d'ailleurs), mais en plus, celle de sa Durée infinie ou éternelle.

## IX. — L'IMMENSITÉ

Tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui sera, en un mot l'Être, est contenu dans l'Immensité qu'on nomme l'Espace.

Comme l'Être est éternel, il va de soi que ce qui l'a contenu, le contient, et le contiendra, est pareillement éternel.

Dans le cas contraire, il aurait fallu, assurément, une place béante et suffisante pour recevoir l'Espace, lorsqu'il serait survenu, et cette place eût été l'Espace.

Il est donc impossible que l'Espace ait pu commencer, et l'on doit conclure qu'il a toujours été.

Donc l'Espace est *éternel*.

Est-il limité? Est-il illimité?

S'il était limité, il existerait, au delà de sa périphérie, un autre contenant, et cela serait le véritable Espace. Donc, on irait ainsi, toujours, et de recul en recul. Il s'ensuit donc que l'Espace n'a point de limite; en d'autres termes, qu'il est *infini*, au sens de « sans bornes ».

Et c'est dans cet Espace éternel et infini :

1° Que les êtres et les choses *coexistent*.

2° Et que les êtres et les choses se *succèdent*.

## X. — LE MOUVEMENT

Les objets de l'Univers étant donnés, nous pouvons, au sujet de leur manière d'être, pour chaque chose isolément, et, aussi, pour l'ensemble des choses, collectivement, observer trois phénomènes, qui sont :

1° Leur Placement, ou Situation;

2° Leur Déplacement, ou Mutation;

3° Leur Changement, ou Modification.

I. Le Placement, c'est la position qu'ils occupent, simultanément, dans l'Espace, à un même moment; c'est la *connexion* de leurs situations à tel instant donné.

Ceci est l'envisagement d'un ensemble de positions, prises comme immobiles, ou immobilisées.

II. Le Déplacement, c'est le mouvement proprement dit, c'est leur translation, dans l'Espace, d'un point à un autre; mouvement qui exige un certain temps, plus ou moins long.

III. Le Changement, c'est la modification de leur façon d'être; c'est, dans le Temps, l'écoulement et la *Succession* de leurs états, individuels ou collectifs.

Ainsi, donc, ces trois phénomènes : Placement, Déplacement, Changement, unissent en leur notion les deux nécessités de l'Espace et du Temps. Ils participent ainsi, dans leur ensemble, et en vertu des chapitres VIII et IX, à l'éternité de la Durée et à l'infinitude de l'Espace; donc, ils ont, pareillement, un caractère éternel et infini.

## XI. — L'INFINI

Donc, le Temps est infini;

Donc, l'Espace est infini;

Donc, le Mouvement est infini.

Qu'est-ce que cette notion nouvelle, apparue dans les chapitres VIII, IX et X?

Qu'est-ce que l'infini?

Logiquement, mathématiquement, empiriquement, *l'infini est ce qui n'est jamais fini, ce qui, par suite, n'atteindra jamais son terme, son maximum, l'absolu, bien qu'il y tende toujours.*

*Cela implique visiblement une progression, une succession, continue, éternelle.*

*Sinon, l'infini serait fini.*

Or, lorsque nous considérons les êtres, les choses et les phénomènes, tant ceux qui s'accomplissent autour de nous que ceux qui se passent en nous-mêmes, nous constatons qu'ils se répartissent en deux ordres principaux, à savoir :

1° L'ordre dans lequel les choses, les êtres et les phénomènes se présentent et s'accomplissent *ensemble* à un même moment donné. Cela est l'ordre de la simultanéité, ou des *connexions*. Or, cela régit la notion de Lieu, d'Étendue, ou d'Espace.

Car, pour que les êtres, les choses, les rapports, et les phénomènes, qui composent *aujourd'hui* l'Univers, puissent coexister, il faut, nécessairement que l'Espace existe, puisque c'est lui qui les contient.

2° Et l'ordre dans lequel les êtres, les choses et les phénomènes se présentent et s'accomplissent les uns après les autres. Cela est l'ordre de la subséquence ou des *successions*. Or cela régit la notion de Durée, ou de Temps.

Car, pour que les êtres, les choses, les phénomènes qui ont composé *hier* l'Univers, aient fait place à ceux qui le composent *aujourd'hui*, il faut nécessairement que l'Être ait persisté un certain temps, ait duré; sinon cette succession et cette suite de phénomènes auraient été impossibles.

Or, l'espace et le temps, rappelons-le, sont tous deux infinis.

Mais, alors, il y aurait, ainsi, deux sortes d'infinis, d'après ce que nous venons de voir.

1° Il y aurait l'infini, dont dépend l'ordre des *connexions* (l'Espace).

2° Et il y aurait l'infini, dont dépend l'ordre des *successions* (le Temps).

En l'état présent de la science, on enseigne que l'infini de l'ordre des connexions a été immédiat, instantané, une fois pour toutes, immuable, sans modification possible, *et c'est l'Espace* (la Statique).

Quant à l'infini de l'ordre des successions, il est et ne peut être que successif lui-même, allant et se déroulant sans fin. *C'est le Temps, et c'est aussi le Mouvement* (la Dynamique).

Ainsi, dit-on :

I. L'espace est, et ne peut être, qu'un infini *immédiat et actuel*.

En effet, il n'est pas susceptible d'une moindre, ni d'une plus grande mesure. Il est tel, d'un coup, ou il n'est pas. Pour être développable et extensible à l'infini, ne faudrait-il pas qu'il eût autour de lui une étendue, une marge infinie, laquelle, alors, serait le véritable Espace?

II. Le Temps et le Mouvement sont, et ne peuvent être, au contraire, que des infinis successifs.

Et, comme nous le verrons au chapitre XVI, l'infini successif peut avoir l'une, ou l'autre, de deux directions; selon le cas, allant alors en série diminuante, ou en série augmentante.

Mais n'importe, et quelle que soit la direction, du moment qu'on le prend à son point le plus infime, l'infini successif est toujours une quantité qui grandit perpétuellement, sans jamais s'arrêter.

## XII. — L'INFINI SPATIAL

Tout ce qui tombe sous nos sens, comme aussi tout ce qui est l'objet abstrait de science et de

pensée, débute par le fini, et ensuite, par mille voies, aboutit à l'infini, c'est-à-dire au *sans-bornes*.

En effet, la moindre chose matérielle, telle qu'une épingle, implique l'Infini. Car elle est dans cette boîte, qui est sur cette table, qui est dans cette chambre, qui est dans cette maison, qui est dans cette rue, qui est dans cette ville, qui est dans ce royaume, qui est dans ce continent, qui est sur cette terre, qui est dans l'Espace, lequel est infini.

Un angle quelconque s'ouvre à l'infini; une ligne droite va, dans les deux sens, à l'infini, etc., etc.

Tout accomplit donc même chemin et même métamorphose, que celle suivante symbolise :

Voici un point, soit tout ce qu'il y a de plus fini : c'est l'infiniment petit. Ce point s'élance sur une ligne droite, très courte d'abord; puis, il se meut autour de lui-même; il décrit ainsi un petit cercle, ligne close, fermée, et finie, mais, déjà, d'un fini ambigu. Le rayon grandit, grandit toujours; le cercle s'élargit, s'élargit sans fin, et alors, le cercle en arrive à se confondre avec la ligne droite, *qui n'est pas une limite*, mais bien tout ce qu'il y a de plus ouvert et de plus infini; car, désormais, le centre de la courbe a fui à l'infini, ses rayons vont à l'infini, ne se rejoignent plus qu'à l'infini, et la circonférence, redressée, va, à l'infini, dans les deux sens, puisque ligne droite.

L'infini, l'infini, partout!

Le Fini, ou mieux les Finis, forment l'inépuisable série des étapes, des états temporaires et successifs que l'Infini parcourt pour se dérouler éternellement.

Ainsi, le Fini va à l'Infini.

Ainsi, mon épingle et tout le reste conduit inévitablement à l'Espace infini.

Et, avons-nous dit, cet Espace infini, dans son infinitude, est immédiat, *éternel*, immuable, et *actuel*.

En d'autres termes, et par définition, l'Espace ne peut changer de lieu, puisqu'il est *l'étendue à solue*, ni, pour la même raison, changer d'état.

Mais est-il vrai :

1° Qu'il soit éternel?

2° Qu'il soit actuel?

I. A coup sûr, l'Espace, une fois posé, ne peut être qu'éternel (voir chap. IX). Car, nous avons éliminé le Non-Être, et nous avons obtenu, de la sorte, l'éternité de l'Être. Or, l'Être universel ayant toujours été, a toujours occupé un lieu, ce qui implique l'éternité de l'Espace, qui, lui-même, au surplus, fait partie de l'être universel, de tout ce qui est; donc,

*L'Espace infini est bien éternel.*

II. Il semble, maintenant, qu'il serait oiseux de se demander s'il est actuel. Car, du moment que l'Espace est éternel, il s'ensuit forcément que l'Espace est de tous les temps, invariable, toujours le même, conséquemment actuel; donc, nous dirons que :

*L'Espace infini est bien actuel.*

Et l'évidence, et l'unanime consentement des gens, du plus savant au plus humble, des peuples et des générations, nous donneront raison, et nous fortifieront dans cette croyance, qui est, à la fois, reçue par l'Université et par l'Église, par les doctes et par les prêtres.

Eh bien! contrairement à cette évidence, à cette

adhésion unanime, et à ce séculaire et universel assentiment, nous allons démontrer que cette conclusion est *fausse*, et que l'Espace infini et éternel, ne peut pas être *réalisé*, ne peut pas être un *actuel*.

Si cette rectification avait été aisée, il y a beau jour qu'elle aurait été faite; et si ce que je vais dire avait déjà été dit et prouvé, tout le monde le saurait et je n'aurais plus à le dire.

Mais il ne venait guère à l'esprit de personne de discuter ce qui n'était, nulle part, discuté; de rechercher si ce qui est éternel, pouvait n'être pas actuel; et si ce qui est infini, nécessaire, indispensable à l'existence de tout le reste, pouvait n'être pas réalisé. Mais aussi, les plus belles victoires n'ont jamais été, que je sache, les victoires banales et faciles (1).

### XIII. — DISCUSSION DE L'ESPACE

*a.* Les êtres, les choses, les phénomènes, dans leurs divers états quelconques, relèvent de deux catégories maîtresses :

1° Celle de *quantité*;

2° Celle de *qualité*.

Tout être, toute chose, tout phénomène est l'état d'une quantité de substance. Et la dose, plus ou moins grande, de cette quantité de substance, fait la qualité de l'être ou de la chose. Comme ce rap-

(1) Kant, notamment, a si peu résolu l'imbroglio de l'Espace, qu'il a, dans son œuvre, intercalé un long et malencontreux Essai de réfutation de l'Idéalisme!

port de l'une à l'autre est constant et indestructible, il s'ensuit que les deux catégories dont il s'agit sont inséparables et que leur union est indissoluble; constituant ainsi, et au fond, une unique catégorie, à double face, qui est la catégorie : *Quantité-Qualité*. (V. plus loin, les trois catégories.)

*N. B.* — Quantité = être, remarquons-le; car, une quantité, même la plus faible qu'on puisse concevoir, est. La quantité *sui generis* est donc nécessairement entre zéro et l'infini. Le zéro serait l'anéantissement de toute quantité, serait le néant. Ainsi donc, quantité = être = substance. Au fond, les trois catégories sont une unité, comme d'ailleurs l'univers entier; et une vaste synonymie découle de cette unification dans tous les sens; par exemple, on aura cette suite d'égalisations :

Être = substance = quantité = force = permanent = éternel = continuité = successif = infini...

Nous en convaincrons le lecteur dans la suite de ce travail.

*b.* Nous avons déjà vu qu'il y aurait, apparemment, deux sortes d'Infinis, savoir :

- 1° L'*actuel* ;
- 2° Le *successif*.

Or, le mot *infini* est susceptible de deux sens, savoir :

1° Le *sans-bornes* ; c'est alors l'infini de quantité, l'infini numérique, l'infini sériel (mathématique) qui n'a ni commencement ni fin, qui ne peut jamais être fini. C'est, en somme, le réel infini.

2° Le *non-fini*, c'est alors l'infini (logique) de qualité; l'en-puissance, l'indéterminé, l'informé, le *sui generis*, l'universel. Il est inachevé, il n'est pas

inachevable; il est *à faire*; à finir. Au contraire, lorsqu'il passe en acte, en forme, et ce, dans l'immense suite des particuliers qui l'effectuent, il se réalise, il s'achève et se détermine. Et, une fois épuisées toutes ses particularités possibles, il a atteint son terme, il est *fini*.

Tandis que le « sans-bornes » ou réel infini *ne peut jamais être fini*.

En résumé, devant nous, il semblerait y avoir quatre sortes d'infinis :

1. L'actuel;
2. Le successif;
3. Le sans-bornes;
4. Le non-fini.

Mais ceci peut être réduit par le moyen d'une analyse plus complète.

En effet :

Il est certain que l'infini de quantité, ou numérique, ne peut jamais être actuel, c'est-à-dire un indéveloppable, un état définitif et clos, auquel rien ne saurait être retranché ni ajouté. Donc, c'est à tort qu'on dirait l'*infini actuel*; ces deux mots jurent ensemble, ils s'excluent. Le Fini seul est actuel; l'Actuel est toujours fini.

Posons donc cette vérité :

I. *L'Actuel, c'est le Fini.*

*Le Fini, c'est l'Actuel.*

Et du moment que nous avons radié l'infini actuel, il ne nous en reste plus que trois.

Mais, l'Infini successif englobe les deux autres, à savoir : le « Sans-bornes », et le « Non-fini ».

Effectivement, le « Sans-bornes » c'est, proprement, notre véritable infini, l'illimité.

Quant au « Non-fini », il convient de nous appe-

santir encore sur cette notion, pour la bien comprendre.

Le « Non-fini » est, en principe un « Sans-bornes » ; c'est donc, bien réellement, un infini, aussi.

Car, considérez n'importe quelle idée, vous pourrez, en pensée, toujours la diminuer, et inversement, toujours la grandir, à l'infini, dans les deux sens. Que ce soit une faculté intellectuelle, ou une qualité esthétique ou morale, ou même une chose physique, peu importe ; en principe, elle supporte ce rapetissement ou cet agrandissement, à l'infini. (V. ci-après les Contraires.)

Toutefois, et *en fait*, certaines choses corporelles ne sauraient point, à peine d'absurdité, supporter, à l'infini, cette double gamme du *Moins* et du *Plus*.

Si l'on admet bien que l'intelligence puisse tomber à presque rien, ou, *a contrario*, aller au plus haut ; si l'on admet pareille variation pour la beauté, pour la lumière, pour la pureté, la richesse, la vertu, etc., il est impossible qu'on ne sente pas qu'il serait absurde que l'humanité, par exemple, pût offrir des types extrêmes exagérés au delà de ceux qui sont dans la vie, et dont les uns, alors, seraient imperceptibles, microscopiques, micro-biens, et les autres gigantesques, plus grands que des monts, plus grands que tout. La loi des rapports et des proportions aurait des exigences irréalisables. La sagesse ici pose donc des bornes. Et, alors, ces choses qui, *en principe*, sont des infinis sans bornes deviennent *en fait*, des infinis bornés, des non-finis bornés. Quoi qu'il en soit, et dans l'un ou l'autre cas, le non-fini est un successif. (V. ci-après les Universaux.)

Et ainsi, nous aboutissons à cette conclusion :

II. De même que les deux catégories *Quantité-Qualité* se sont fondues en une unité, de même, en résumé,

*Il n'y a qu'une sorte d'infini.*

Cet unique genre d'infini est toujours *successif*, *épigénétique*.

Cet infini successif se subdivise en deux modes, savoir :

1° En des infinis successifs, temporaires, et, *limités*, qui sont les *non-finis*.

Pour simplifier, nous appellerons, désormais, cette particularité : *les infinis  $\Lambda$  ou  $\lambda$* .

2° En des infinis successifs éternels, et *sans bornes*.

Pour simplifier, nous appellerons désormais ces infinis, *les infinis  $\Theta$  ou  $\theta$* .

*En résumé, il n'y a qu'un seul infini vrai, c'est l'infini  $\theta$ ; il est épigénétique, successif et éternel.*

Quant à l'infini  $\lambda$ , qui concerne spécialement les choses physiques et *corporelles*, ce n'est pas un véritable infini, au sens fort du mot. C'est une quantité logique, finie et limitée par le bon sens et par la raison; quantité qui est donnée, et qu'il s'agit de réaliser, de répartir, et de déterminer dans un certain nombre de particuliers et d'individuels. En somme, les infinis  $\lambda$  sont les universaux *corporels* réalisés. (V. les Universaux.)

III. Ainsi donc, *tout infini véritable est un éternel; et tout éternel, quel qu'il soit, est un infini véritable.*

Double et inéluctable vérité.

Car, si l'Infini n'était pas éternel, nécessairement le Néant l'aurait précédé. Or, le Néant ne peut rien produire, et alors rien n'eût jamais été.

Puis, si l'infini n'était pas éternel, il aurait un commencement et subséquemment une fin; il serait donc *fini*, et non plus *infini*.

Donc, *l'Infinitude implique l'Éternité* et, réciproquement, *l'Éternité implique l'Infinitude*.

Éternel et Infini sont donc liés au point d'être inséparables. Mais la réunion de ces deux mots exprime une suite, une épigénèse, une série asymptotique. En conséquence, *tout infini est une éternelle succession. L'infini est donc, et toujours, un éternel successif*.

En dernier ressort : *Éternel, Successif, Infini*, sont étroitement joints, sont inséparablement conjugués.

L'Infini, considéré dans son éternel mouvement, de son infime point de départ vers son inaccessible fin, c'est l'Εντελεχεία aristotélique, laquelle était bien, en effet, la réalité, ou réalisation graduelle, du Possible, au moyen d'une progression, d'un cheminement, c'est-à-dire, au moyen d'une sommation ou addition successive et continue, tendant au complet, au parfait, à l'absolu. (V. *infra*, chapitre xxvii, § 2<sup>e</sup>.)

IV. Quant au *Fini*, il est synonyme de fait, de parfait (du verbe *parfaire*), d'achevé, de terminé. Le *Fini* est, indiscutablement, en forme, en acte; il est *actuel*; il équivaut à *c'est fait*. Les mots : *actuel, fini, complet, parfait*, et tous autres équivalents sont ici des synonymes.

Le *Fini*, c'est le terme et la fin du « Non-Fini », ou infini λ. Le *Fini* pourrait être éternel; mais, alors, ce serait l'éternité d'un seul et même état. En dehors de l'Espace apparent, la vie ne nous offre point d'exemple d'aucune chose qui demeure et puisse demeurer éternellement dans le même état.

Le Fini est donc *temporaire* ; c'est dire, en fin de compte, que le Fini est fini.

V. Pour terminer nous écrivons donc cette formule concise : *L'infini est toujours Imparfait, et le Fini est toujours Parfait* (1).

Et qu'on examine bien, on verra qu'en vérité il n'est rien, dans l'Univers, qui ne soit continuellement en voie de changement ; pas une chose, pas un être, qui ne soit sans cesse en train de croître ou de décliner, bref, de se modifier. Aussi, a-t-on le droit d'en conclure rigoureusement que le *Fini* n'est qu'une trompeuse apparence, qu'il n'existe pas ; qu'il n'est rien, dans l'Univers, qui soit réellement fini.

Il n'y aurait donc que l'Espace, tout seul, qui ferait exception ! Lui seul serait affranchi de l'universelle loi ! Lui seul serait immuable, seul, à l'abri de toute modification.

Quand nous étudierons (*infra*) le Temps et l'Éternité, nous verrons le fin mot de la Durée.

\*  
\* \*

Tout ce qui précède est démontré et corroboré, savoir :

(1) Observons, ici, que maints grammairiens donnent au Passé (c'est-à-dire à la forme du verbe qui exprime le consommé) le nom de Parfait (du verbe Parfaire), ce qui signifie *achevé, terminé*. Et cela se raccorde on ne peut mieux avec la présente philosophie, voire avec le Pythagorisme, où Parfait était l'équivalent d'accompli, presque de « mort », tandis que Imparfait était l'équivalent d'infini, de « vivant ». Ceci est tellement exact que nos grammairiens, pour marquer un temps passé, fini, maintenant lointain, se servent du terme « Plus-que-Parfait ». Or, au regard et dans le sens de Perfection, de Bien Suprême, ce mot serait irrecevable ; en effet, quoi donc pourrait être jamais mieux que tout à fait Parfait ?

1° Mathématiquement, car l'infini numérique, qui est l'infini successif, ne peut pas du tout être un *actuel*; il implique l'impossibilité d'un point de culmination et d'arrêt, d'un point *terminus*, aussi bien par en bas que par en haut. Les formules  $(n + 1)^{n+1}$ ,  $1/0 = \infty$ , ou mieux  $\frac{1}{\varepsilon} = \infty$ , et le calcul intégral en sont la preuve.

Et nos exemples précédents de l'épingle, de l'angle, et particulièrement du cercle agrandi sans fin, confirment et complètent cette base mathématique.

*Donc, l'Espace qui serait la réalisation immédiate et immuable de l'Infinitude numérique, ou de quantité, ne peut pas exister réellement.*

2° Logiquement, car la qualité infinie est une quantité infinie, un sans terme; en effet, au-dessus de n'importe quelle qualité, on peut toujours concevoir mieux, plus grand et plus beau. Elle ne peut donc jamais être, non plus, un fini, un terminé, un actuel. Ce serait une contradiction, l'infini est infinisable.

*Conséquemment, l'Espace qui serait la réalisation immédiate et immuable de l'infinitude de qualité, puisqu'il serait immodifiable, ne peut pas exister réellement.*

Subsidiairement, nous verrons plus loin (aux Contraires) que l'Absolu, en rien, ne peut être atteint. Pour cette raison, encore, l'Espace, qui serait la réalisation d'un Absolu de quantité et de qualité, *ne peut pas exister réellement.*

En effet, l'Espace est assurément un et unique.

Or, s'il était réel, étant infini, il réaliserait un nombre infini de parties, et ce nombre infini serait pourtant fini, puisqu'il serait un maximum indépas-

sable; ce serait, ainsi, le Nombre absolu, auquel il serait impossible d'ajouter quoi que ce soit, puisqu'il est impossible d'ajouter quoi que ce soit à l'Espace infini. Or, il serait absurde de prétendre poser le Nombre absolu, car il ne peut pas exister.

Puis encore, si l'Espace était réalisé, comme son propre est d'être inaugmentable, il s'ensuivrait que l'infini a, pour ainsi dire, atteint *sa limite*. Mais, donner une limite à ce qui n'en peut pas du tout avoir, puisque l'infini est par définition un « sans bornes », un illimité, c'est formuler une proposition contradictoire, qui donc est fausse. Conséquemment l'Espace non seulement n'est pas réalisé, mais, de plus, n'est pas réalisable.

*A contrario*, l'infini est essentiellement augmentable sans fin. Mais quel moyen pourrait être imaginé d'augmenter l'Espace, autrement qu'en empiétant sur une étendue disponible qui, alors, serait le véritable Espace? On tourne ainsi dans un cercle vicieux et l'imbroglio qu'on rencontre en la question prouve, une fois de plus, que l'Espace admis jusqu'à présent comme un réel, échappe, au contraire, à toutes les conditions du possible (1).

Au contraire, la Durée et le Mouvement s'ac-

(1) N. B. Ce que j'ai dit plus haut touchant la limite de l'infini montre que le théorème du Cercle poussé à l'infini et venant se confondre avec la droite, est fortement entaché de sophisme. Le propre du cercle est de joindre un point à un autre point, diamétralement *opposé*, par une ligne continue, dont tous les points sont constamment à égale distance d'un point central déterminé par l'intersection des diamètres. Or, la ligne droite ne peut absolument pas remplir ces conditions. On ne parvient donc à la vouloir confondre avec le cercle qu'en *négligeant* un minimum d'écart qui justement laisserait à la courbe la possibilité de rejoindre le point *opposé* du diamètre.

cordent bien avec ces principes. Ce sont de véritables infinis éternels et successifs.

Mais l'Espace, infini et éternel, ne peut pas, par nature et par définition, être un successif. Il ne peut être qu'un immédiat, qu'un actuel immuable, qu'un absolu inchangeable. Or, tout cela est impossible; l'infinitude ne peut pas du tout être immédiate, actuelle et immuable; l'Absolu est inaccessible et irréalisable; *tout éternel, enfin, et tout infini, sont forcément des successifs.*

De ces *nécessités*, incompatibles avec ces *impossibilités*, il résulte que :

*L'espace ne peut pas du tout être le réalisé, la réalité que l'Humanité a cru pouvoir certifier jusqu'à présent. Une étrange et séculaire méprise a, ainsi, quant à sa nature, persisté parmi les savants jusqu'à présent; l'Espace est une impossibilité.*

Je veux résumer cet examen fondamental.

Pourquoi l'Infini ne pourrait-il pas être immédiat et éternel, à la fois, c'est-à-dire immuable et sans fin dans la durée ?

Parce que le propre de l'Infini est d'être une progression, une succession, éternelle, un développement sans fin. Or, quelque chose qui n'aurait plus la possibilité de se développer sans fin, qui serait fixe, serait forcément un fini, au moins dans la durée.

Soit, dira-t-on; mais, ce quelque chose de fixe, qui serait ainsi un fini dans la durée (c'est-à-dire en un état définitif et immuable) ne pourrait-il pas être, tout de même, un infini réalisé dans l'Étendue ?

Non, car ce serait alors l'absolu d'étendue, le nombre absolu, l'absolu de quantité; or, cela est impossible. De plus, — et voyez la contradiction,

— il serait, ainsi, et par le moyen de son absoluité, un indépassable, donc un déterminé, un terminé, donc, un limité, donc un fini d'étendue, et non plus un infini d'étendue.

Appliquons ces règles à l'Espace.

Si donc l'Espace était réalisé :

1° Il serait fini dans la durée, et non plus éternel. Cela est impossible ; il faut que l'Espace soit éternel.

2° Mais, pourrait-il être fini dans la durée, c'est-à-dire ne jamais changer d'état, et, cependant être éternel, c'est-à-dire demeurer éternellement dans le même état ?

Non ; il ne le pourrait qu'en violant la première loi de l'infini qui veut que tout véritable infini soit une progression éternelle, c'est-à-dire un perpétuel changement d'état, une série continue d'états successifs et différents.

3° De plus, il ne pourrait échapper à cette loi du changement qu'à la condition d'être un absolu, et cela est impossible, l'absolu, l'absolu-terminus est impossible. (L'absolu  $\omega$  ; voir chap. XVIII.)

4° Il serait ainsi, puisque absolu d'étendue, fini d'étendue ; cela est absurde.

5° Et s'il était véritablement infini, c'est-à-dire toujours non-fini dans le temps et toujours non-fini dans l'étendue, il perdrait le caractère d'éternelle immuabilité qu'exige cependant sa définition.

6° Bref, s'il est infini, il n'est pas fini ; s'il est fini, il n'est pas infini. Or, tel qu'on le donne, il serait ensemble l'un et l'autre ; ce qui est absurde.

La conclusion qu'il nous faut impérieusement tirer de ces constats amphibologiques, contradictoires, incohérents, inconciliables, absurdes, c'est que *la réalisation de l'Espace est impossible.*

XIV. — LE VÉRITABLE UNIVERS

Si l'Espace n'est pas la réalité qu'on a affirmée jusqu'à présent, il est donc purement spirituel, imaginaire, soit de l'ordre des intelligibles, de l'ordre du Pensé.

L'Espace, ainsi, prend nature de concept.

Il n'est plus que la condition mentale première de tout le reste.

Or, l'Espace est le contenant nécessaire de l'Univers.

S'il n'est pas réel au sens vulgaire, le monde entier n'est pas, non plus, réel au même sens; autrement dit, si l'Espace change de nature et emporte avec lui le *lieu*, il s'ensuit que l'Univers change de nature et cesse d'être matériel, comme on l'avait cru jusqu'à nous.

L'Espace et l'Univers deviennent, ensemble, des concepts, des produits de l'esprit, des choses immatérielles, spirituelles, des fruits de la pensée, *des idées*. L'Univers entier se spiritualise; le lointain des choses et des horizons n'est qu'une illusion.

Nous sommes logés au sein du prodige!

D'ailleurs, l'Espace ne peut pas du tout avoir une *forme*, ni sphérique, ni cubique, ni aucune autre; sinon, il ne serait plus infini. Or, la forme est le propre du *fini*, et est exclue de l'infini, dont le caractère est d'être *informe*, amorphe.

L'Espace est donc informe; il est, en outre,

sans résistance, indivisible en parties séparables, sans nulle des qualités inhérentes aux corps, sans même aucune dimension, car le propre de l'infini est d'échapper à toute mensuration et à toute dimension. Il ne peut être l'objet d'aucune intuition sensorielle. Donc, il ne remplit aucune des conditions qui font la *matière*; il n'appartient donc pas à l'ordre matériel; par suite, il ne peut appartenir, avec tout ce qu'il semble contenir, qu'à l'ordre spirituel.

Ainsi, l'Espace et l'Univers sont tout simplement *pensés*.

Mais, qui les pense ?

#### XV. — LE PENSEUR ÉTERNEL

Malgré ce que nous venons de dire, l'Univers mérite encore d'être appelé le monde sensible, mais non plus le monde matériel, au sens usuel du mot. Car l'Espace, une fois ramené à l'état de pur concept, il va de soi que l'Univers ne peut plus être qu'un phénomène intellectuel et mental.

*Lorsqu'on croyait que le monde était matériel, on pouvait le tenir pour éternel de par soi, pour résultant d'un enchaînement infini de causes, et pour n'exigeant nullement une cause première. Bref, on pouvait, alors, fort bien dire avec Kant :*

« Ceux qui défendent la toute-puissance de la nature contre la doctrine de la Liberté (d'un libre créateur) peuvent opposer l'argument suivant aux opinions captieuses de cette doctrine : si vous

n'admettez dans le monde rien de mathématiquement premier sous le rapport du Temps, vous n'avez pas non plus besoin de chercher quelque chose de dynamiquement premier sous le rapport de la Causalité. Personne ne vous a priés d'imaginer un état absolument premier du Monde, un commencement absolu de la série des phénomènes. Nul ne vous a demandé d'imposer des bornes à la Nature qui n'en a pas, afin de pouvoir procurer un point de repos à votre imagination. Les substances ont toujours été dans le monde; du moins, l'unité de l'expérience exige cette supposition. Il n'y a point de difficulté à admettre aussi : que le changement de leurs états, que la série de ces changements a toujours été. Par conséquent, il n'est pas besoin de chercher un premier commencement, ni mathématique, ni dynamique. Si, parce que vous ne comprenez pas cette série de phénomènes à l'infini, vous voulez rejeter ces énigmes de la Nature, vous vous verrez forcés alors de rejeter beaucoup de propriétés synthétiques fondamentales, de forces constitutives, que vous ne pouvez pas davantage comprendre; et même, la possibilité d'un changement en général doit vous être une pierre d'achoppement. »

*Mais, le Monde n'est pas matériel.*

Voilà qui change de fond en comble le problème et qui nous accule à la stricte obligation de lui assigner non pas un commencement, mais un auteur. Le Monde n'est que pensé, il faut bien que quelqu'un le pense.

Le Monde n'est qu'un mirage; qui peut produire ce vaste et merveilleux mirage?

Ce n'est pas l'Homme assurément; ce n'est

aucun de nous, qui n'habitons qu'un point, bien éloigné des extrémités du prodige, et de qui l'existence, si elle dépasse mille autres existences, est, elle-même, dépassée par mille et mille autres existences. Ce n'est pas nous qui effaçons ces existences plus courtes que la nôtre, ni perpétuons ces plus longues. Nous sommes des phénomènes passagers nous-mêmes, et nous n'avons rien de plus que notre place, et que notre instant, dans le phénoménisme universel et éternel.

A des phénomènes successifs, éternels, il faut un auteur éternel, il faut une cause inépuisable, éternelle.

La cause ainsi exigible doit être, en outre, suprêmement intelligente, pour répondre de la science, du progrès, et de la sagesse insondables, que l'Univers manifeste. Et c'est ici l'Être absolu. Ce mot *absolu*, lorsqu'il vise un être, signifie *celui qui est éternel et qui est par soi*, c'est-à-dire, qui est sans cause supérieure et antérieure à lui, et qui, au contraire, est la cause souveraine et unique de tout le reste.

Cette cause suprême s'appelle DIEU, Cause des causes, Être des êtres, Pensée des pensées, Vérité des vérités.

Et, naturellement, la Cause et l'Effet sont inséparablement liés, éternels tous deux. (V. note n° 1.)

La Matière disparaît donc, au sens courant de l'expression ; dès lors, les prétendues propriétés qui lui semblaient inhérentes s'évanouissent, et, par suite, la cosmogonie anglaise, présentement régnante, et l'ontogonie darwinienne, trop promptement adoptée par les savants, sont également à rectifier.

Le monde entier, avec ses événements de tout genre, devient *nouménal*, c'est-à-dire un prodige subjectif, intellectuel et mental, une apparence magique, surnaturelle et naturelle tout à la fois, car elle est *vraie*, et produite de l'Esprit, seule cause, seule force, seule réalité.

Et c'est Dieu, l'éternel Penseur, qui le pense et qui, par ce seul fait, *le crée*.

L'univers est de par Dieu et en Dieu.

Notre fragment d'esprit participe à l'esprit divin, seul générateur, et, par ce moyen, voit et sent ce que celui-ci imagine et conçoit. Nous sommes alimentés par lui des impressions et sensations nécessaires, puisées à même ses propres conceptions, lesquelles créent, entretiennent, et varient nos intuitions et nos perceptions.

Les fonctions de notre sensibilité sont simplement coordonnées et établies, en harmonie avec le jeu universel des idées divines, dont l'univers est le reflet, la représentation, et la réalisation symbolique, et dont il est la signification.

Or, ceci est *la seule preuve* qu'on pouvait donner de *l'existence de Dieu*.

En effet, dès qu'on posait le Monde comme matériel, Dieu devenait introuvable, tant le monde semblait aller tout seul et n'avoir nul besoin qu'un Être divin assurât la série et l'ordre de ses phases. Donc, une fois reçue la matérialité positive du monde, un rideau de fer masquait Dieu.

On comprend, par là, toute la difficulté éprouvée dans leurs tentatives théologiques, par les Pères de l'Église, les Docteurs, et les Philosophes spiritualistes. Ils croyaient à la matérialité du monde, au même degré qu'un Darwin, ou qu'un Buchner! Il

leur était, dès lors, impossible d'atteindre jamais jusqu'à Dieu, et de le comprendre. De plus, ils entreprenaient de prouver l'existence actuelle d'un être absolument tout parfait. Or, voici qu'il sera démontré plus loin qu'un tel être est absolument impossible! La vanité de leur entreprise est donc deux fois établie.

Nous pouvons condenser encore l'argumentation et dire :

Quelque chose est, c'est l'Univers;

L'Univers est matériel, ou spirituel.

Or, par ce motif que l'Espace, ou le Lieu, n'existe pas, l'Univers n'est pas matériel;

Donc, il est spirituel, soit pensé.

Subsidiairement, la cause de cet Univers purement pensé, n'est et ne peut être que l'Esprit.

Conséquemment, l'Esprit, c'est l'être, la cause, et la substance.

Et l'Être est éternel. (V. *sup.*, chap. VIII.)

Cet Être, cet Esprit créateur et éternel, c'est Dieu. En lui et de par lui sont toutes choses.

Ceci est, par surcroît, la réfutation radicale du matérialisme et de la cosmogonie anglaise qui accordaient à la matière la puissance créatrice, puisqu'ils admettaient et enseignaient que l'inférieur fait le supérieur, que les types élevés de la vie ont leur source ou leur origine dans les types plus vils, que la Matière a engendré l'Esprit, etc., etc.

C'était s'en fier trop servilement à l'apparence.

Au surplus, ce qu'on prouve de la sorte, c'est le Créateur. Mais, alors, pourrait-on dire, ce qu'on trouve, au bout du raisonnement, dans l'histoire et aussi dans la nature, c'est Satan?

Cela en effet n'est que trop visible!

Ainsi donc, on ne prouve pas du tout Dieu; bien plus on démontre, au contraire, que Dieu, c'est-à-dire l'Être absolument parfait, est à jamais impossible! D'où l'Athéisme lui-même peut rencontrer ici sa justification.

Mais, à coup sûr, cela serait une exagération.

Car, en définitive, peu importe qu'il soit imparfait ou parfait, il est certain que le Créateur est indiscutablement Dieu, *causa prima*.

Donc, l'Athéisme est irrecevable.

Et voici que l'univers est un vrai miracle permanent, un stupéfiant et divin νοῦμενον; que tout est de nature idéale, que l'effet étant spirituel, la cause ne peut être que l'Esprit, le Pur Esprit, c'est-à-dire Dieu, lequel est, ainsi, le vrai créateur *ex nihilo* de toutes choses, des êtres, de leurs actes, et de tous les faits quelconques qui remplissent la scène de l'Espace et celle de l'Histoire; le tout, sans qu'il tombe à la basse besogne de la confection d'une réelle matière, mais, simplement, en ne sortant pas de la seule tâche, réellement noble et divine, qui est celle de penser, de penser tout, de penser éternellement.

Qu'on y réfléchisse, d'ailleurs, et j'invite le lecteur, quel qu'il soit, mais surtout s'il est catholique, à bien peser le lourd argument qui suit, que je présente de nouveau, dans une vue nouvelle.

Si l'Espace n'était pas un pur concept, il serait réel, au sens admis du mot. Dans ce cas, Dieu n'aurait pas pu le créer, car la création de l'Espace nécessite la préexistence d'une étendue, d'une place égale et capable de le recevoir. Ceci est une véritable proposition apodictique. Or, ce qui aurait

ainsi préexisté à la création, n'eût pas été créé. Ainsi, on voit qu'il est impossible que Dieu ait pu jamais créer un Espace réel. Par suite de quoi Dieu n'aurait pas été *le créateur de toutes choses*, puisque l'Espace (pris comme réel) eût préexisté, et l'Espace eût été, alors, pour le moins, coéternel à Dieu. Ceci réduirait la suprématie et la toute-puissance de Dieu tellement qu'il en viendrait à être presque obligatoirement inférieur à l'Espace, à moins qu'on ne l'identifiât sottement, lui, l'Intelligence, avec une inerte étendue!

Pour que Dieu soit Dieu, il faut qu'il soit maître et créateur de tout, sans exception. Or, en cette occurrence, l'Espace ne peut être créé que mentalement. Donc, il est bien, et ne peut être, qu'un pur concept. Et ainsi Dieu est bien créateur de l'univers entier, y compris l'Espace. Mais, l'univers ainsi créé, l'Espace y compris, n'est bien qu'idéal et pensé, comme nous l'avons dit, soit immatériel.

L'esprit divin est, tout ensemble, *lieu, durée, et mouvement*. Prodige ineffable et qui écrase notre entendement.

Le monde sensible n'est qu'un mirage!

On s'exclame, on se récrie; encore un peu, on se lamenterait!

Pourquoi tant d'émotion?

Promenez vos regards autour de vous, qu'y a-t-il de changé?

Les choses n'ont-elles plus les mêmes formes, les mêmes charmes, les mêmes séductions?

Mais si; et le monde, vraiment, a toujours, et étonnamment, l'entière réalité qui vous plaisait et qui ne va pas laisser que de continuer à satisfaire et

à enchanter vos sens. Alors, cessez vos plaintes et vos réclamations et vivez, instruits, au sein de la belle et magique illusion dont Dieu vous entoure!

Renan (*les Apôtres*, p. 72) rapporte que *πνεῦμα*, dans les Épîtres de saint Paul, est souvent rapproché de *Δύναμις*. Les phénomènes sont regardés comme des *δύναμεις*, c'est-à-dire, des « miracles ». Ainsi, *δύναμις* était synonyme de miracle; d'où la Force n'est qu'un prodige, un phénomène enfanté par *πνεῦμα*! Combien est suggestif ce passage!

Dieu, en définitive, fait de la géométrie dans l'espace imaginaire, de la perspective, mais, ce qui n'est pas banal, avec des points de vue innombrables, et mobiles!

Cette doctrine, du *Mentalisme*, éclaire et vivifie le fond transcendantal et ésotérique de toutes les Religions, de toutes les Sciences, de toutes les Philosophies. Elle s'ajoute, pour les parfaire, aux théories des grands Idéalistes, venues de la nuit des temps jusqu'à nous. Elle prête une soudaine lueur à toutes les observations et elle n'est même pas sans rendre plausibles les systèmes matérialistes et hylozoïstes qui, retournés dans un sens judicieux, se raccordent fort bien avec cette Philosophie de l'Esprit vivant.

En définitive, il fallait résoudre le problème de l'Infini, pour arriver à percer la totale Énigme et pour ravir le Secret du monde.

Il nous reste, maintenant, à définir Dieu, à expliquer son œuvre, ses actes et ses fins.

Il ne faut pas croire, avec quelques-uns, que Kant ait été irréprochable dans sa critique de la Raison pure et que ses assertions aient valeur de

dogmes incontestables. Ainsi, à l'occasion de la quatrième antinomie, il étudia la question de l'être nécessaire dans des termes où est évidente son intention de trouver cet être en dehors et au-dessus des êtres. Mais, tous les êtres, sans exception, font partie de l'Être; et l'existence de celui-ci n'a guère besoin de démonstration : elle est certaine, elle se constate purement et simplement; ce n'est donc pas un problème. C'est l'éternité de cette existence qui en est un. Or, elle se démontre par l'impossibilité du Non-Être; ce qui implique impossibilité d'un commencement et d'une fin, et du même coup fixe l'opinion touchant l'étendue de la série.

#### XVI. — LE POSSIBLE ET LES CONTRAIRES

Devant la pensée de Dieu, s'ouvre l'abîme du Possible.

Le Possible, *in globo*, c'est la série infinie et sans bornes, de tous *les possibles*, soit de tous les êtres possibles, de toutes les choses possibles, de tous les événements et actes possibles, de toutes les combinaisons physiques, intellectuelles, et morales, possibles.

Le Possible n'est limité que par l'Absurde, qui est l'Impossible logique, l'Inconcevable, l'Illogique.

Mais l'Absurde, ou impossible logique, n'étant qu'une face particulière du Non-Être, ou Néant, il s'ensuit que l'abîme du Possible est infini; donc, éternel et successif; c'est bien un infini  $\theta$ .

Le Possible, c'est le Réalisable, c'est tout l'Imaginable, c'est tout le Concevable.

Du Possible ou Réalisable sort tout le Réel.

Tout ce qui fut, tout ce qui est, fut, d'abord, à l'état de Possible, avant d'être à l'état de réel, de réalisé. Tout ce qui sera, est encore à l'état de possible, de réalisable, de virtuel.

L'abîme du Possible est donc l'abîme du Chaos, où tout est en germe, en projet, indéfini, indéterminé, amorphe, péle-mêle.

Dieu a la perception de la vérité totale; or, c'est la connaissance et la vision de tout le Possible. Il en conçoit donc l'intégralité. En d'autres termes, l'Intelligence suprême, qui est l'Intelligence unique, embrasse tout ce qui peut être, soit l'immense collection des Entités (et ce sont les Universaux des Scolastiques; v. *infra*).

Il faut pénétrer l'esprit des choses!

Tout l'univers n'est qu'un vaste et magnifique symbolisme, car, la Langue, la Grammaire, le Λόγος sont (ainsi que les êtres animés et inanimés) de subtiles et profondes significations du secret, sont des allégories vivantes et révélatrices du mystère de l'Unité, diluée et précisée dans le Multiple.

Ainsi reconnu et compris, le Possible, c'est, notamment, le mode *Infinitif* du Réel. C'est tout ensemble : l'*Esse* (l'Être), car le Possible est, antérieurement à toute chose; puis le *Futurus* (ou pouvant-être); puis le *Futurus esse* (ou ce qui doit être), car, le *Pouvant-être* est forcément le *Devant-être*. Tout ce qui peut être sera; tout le réalisable sera réalisé; tout le Possible deviendra Réalité. Et le Réel qui est, aussi, le Passé impéri, mais surtout le Présent, serait l'*Es ens* (c'est-à-dire, l'Étant), l'Essence.

Le Possible, c'est donc ce qui sera, mais, avant d'être, soit le grand et suprême « En-Puissance ».

Et dans cet état primordial, c'est la *Matière*, générale, universelle, chaotique, de tout ce qui peut et doit être.

Si l'on veut, ce sera : pour nous, l'Entité; et pour les Allemands, ce sera la chose en soi.

Et il n'y a pas d'autre *Matière*. On n'a jamais compris la fine et profonde philosophie d'Aristote, jusqu'ici.

Le Possible, *ab ovo*, étant tout ce qui serait était un infini  $\theta$  d'infinis  $\lambda$ ; un Possible infini et éternel de possibles finis et temporaires.

Lorsque ces possibles  $\lambda$  deviennent des réels, lorsque les réalisables se réalisent, ils passent de l'état de *en-puissance* à l'état de *en-acte*, ils passent de l'état de projet à l'état de faits, ils s'effectuent. Alors, la Matière, jusque-là indéfinie, indéterminée, informe, amorphe, prend les caractères définis, déterminés, précis, qui font, de la chose réalisée, une chose distincte de toutes les autres; alors, la Matière (générale) est en Forme (particulière, spécialisée, individuelle).

En somme, Dieu conçoit, veut, et réalise, tous les possibles. Les conceptions entitaires, générales, universelles, sont *en-puissance*; le vouloir divin fait *l'en-acte*; et le sensible est la série des phénomènes *actuels*. La multitude des Entités, en Dieu, s'écoule par une multitude d'actes, ou de différenciations, qui sont, aussitôt, une multitude de faits.

Continuons de plonger dans l'abîme du Chaos.

La Pensée divine embrasse et contient, en principe, la collection infinie de tous les possibles, disons-nous.

Or, tous les possibles comportent forcément, tous les *Contraires*. Les *Contraires* étaient, à coup sûr, des possibles, puisqu'ils sont des réels.

La Vie universelle, physique, intellectuelle, et morale, réalise, en effet, dans tous les genres et dans tous les sens, la myriade des *contraires* concevables, des contrastes imaginables (à l'exception seule des degrés absurdes).

Ainsi, l'abîme du Possible, c'est l'abîme des *Contraires*, l'immense pullulement des antinomies, des oppositions, des antagonismes imaginables. Il est l'*En-Puissance* suprême de tous les conflits, de toutes les luttes, du Dualisme universel qui se réalise et s'effectue dans la multitude des individuations, des actes, des faits, des phénomènes concrets. Et comme le cercle, tournoiement d'une myriade de diamètres, à pôles opposés, plus tard, il s'ouvrira, se redressera dans la rectilignité de la Droite, une et infinie. Quel beau schéma du Transformisme universel!

Les *contraires* vont toujours par paire, par couple, de compagnie. Tout rayon donné se prolonge en sens diamétralement opposé. Ceci a été hautement compris par la Kabbale juive, dont le sens secret avait, jusqu'à présent, échappé aux érudits. Elle fait, avec clairvoyance, de la première et suprême Unité, sortir, simultanément, deux Séphiroths sœurs, l'une active, l'autre passive, etc.

Les *contraires* sont donc universellement jumeaux; ils sont, d'ailleurs, de même essence. On dit vulgairement le Vice et la Vertu; le Beau et le Laid, etc., etc., et, d'ordinaire, on est très loin d'entendre sagacement, le sens alerte de cette copule et de cette conjonction.

*Tout est un, et, aussi, tout un est deux.*

Ainsi, l’Affirmation et la Négation ne font qu’un, comme tous les contraires. Car, *nier, c’est affirmer que non*, comme a dit Kant. C’est le déplacement d’un curseur, qui est l’idée, sur une seule et même ligne verticale; il va du minimum au maximum; un côté tend vers zéro, pendant que l’autre côté tend vers l’infini.

Le Négatif, c’est le Positif, en sens inverse, avec le signe *moins* (—); le Positif, c’est le Négatif, en sens inverse, avec le signe *plus* (+). L’une des deux directions implique l’autre. Mais, le côté du *moins* a une limite (zéro); le signe *plus* n’en a pas; il tend à l’infini.

Qu’on ne se méprenne point sur mes paroles. Je ne veux pas dire que le Négatif aboutit à zéro, mais seulement qu’il y tend, car, ni dans une direction ni dans l’autre, la série n’est épuisable. Il n’y a de limite, de point *terminus* accessible dans aucune des deux directions. Le zéro serait le Néant; or, le Non-Être est impossible; donc le zéro est inaccessible; et, à l’autre bout, l’infini est inépuisable.

La marche est donc éternelle; d’un côté, l’infiniment petit, et de l’autre, l’infiniment grand. C’est le fond même du calcul intégral, c’est le spectacle même de la Vie.

Ainsi, le *Plus* et le *Moins* sont les deux directions opposées d’une même force, d’un même être, d’une même substance, qui, variant ses quantités, varie ses qualités, conséquemment, tout en restant *de même essence*.

Tout ceci est enseigné, révélé, par la Nature apparente, elle-même, qui n’est que la superbe et éloquente traductrice de ces divins mystères.

Exemple : la Santé et la Maladie; la Lumière et les Ténèbres; l'Hiver et l'Été; la Glace et la Vapeur; le Charbon et le Diamant; la Chaleur et le Froid; l'Opulence et la Pauvreté, etc., etc.

Examinons, en particulier, le Mal et le Bien.

Le Mal, un en soi, est triple en sa forme; intellectuel, moral, physique. Tout ceci se traduit par une Douleur (erreur, remords, souffrance). La Douleur a un apparent maximum qui est en son terme terrestre, à savoir : la Mort (intellectuelle, morale, physique). Donc, le Mal semble avoir une limite : la Mort; et il y tend forcément.

Mais la Mort est la négation de la Vie (et réciproquement). La Mort physique, ainsi, conduirait censément au néant. Or, nous avons vu, et nous le verrons encore, que le Néant, ou Non-Être, est impossible, rejeté de l'Œuvre et que l'Être seul est, est éternel.

Donc, le Mal, ici-bas, a un terme, il meurt; mais sans entraîner (ce qui est impossible) la mort de l'être, lequel ne peut pas mourir, ne peut pas ne pas être éternel. Nous y reviendrons dans la deuxième partie de ce livre.

Le Mal tendant à diminuer, il s'ensuit que le Bien, son contraire, demeurera l'apanage final de l'être, et s'épanouira en bonheurs et en félicités inépuisables. Le Bien, en effet, comporte admirablement l'infinitude. Le Mal est tendant à la mort; le Bien est, par contre, synonyme de vie. La vie est éternelle et infinie, c'est un infini  $\theta$ . Le Progrès est la disparition lente du Mal et l'accroissement du Bien, sans terme.

Mais, allons plus loin dans l'analyse.

Le Mal, c'est le Bien, en herbe, naissant, vert,

pas encore mûr. En effet, le Mal n'est jamais fait au titre de lui-même; il est toujours fait au titre du Bien, au nom de quelque bien, en vue de quelque bien. Il est, au fond, un morcellement, une fragmentation infinitésimale du Bien. Parce que c'est une poussière, un minerai du Bien, il est actuellement, et dans son état présent, un Bien en poudre, ténu, microscopique, au bas point, près du zéro. C'est le Bien avec le signe *moins*; c'est donc le Mal.

Dans son état futur, accru, croissant sans cesse, allant dans l'autre direction, armé du signe *plus* qui va, sans limite, à l'infini, le Bien sera vraiment le Bien, montant, par la voie du mieux, du toujours mieux, vers les inépuisables félicités, intellectuelles, physiques et morales.

Ainsi, le Mal et le Bien sont identiques, sont de même essence; car, en vérité, en soi et au fond, il n'y a que le Bien, lequel :

Par en bas, vers zéro, avec le signe *moins*, est le Mal;

Par en haut, vers l'infini, avec le signe *plus*, est le Bien, inépuisable et infini.

Et tous les Contraires sont dans le même cas.

Au fond et en soi, seul le Positif est; lui seul existe. Son amoindrissement vers zéro constitue le Négatif. Question de quantité, de *moins* ou de *plus*, c'est-à-dire d'Addition ou de Soustraction, et voilà les deux uniques opérations, en résumé, de la Nature, de la Science et de l'Art; les deux seules opérations par lesquelles s'accomplit toute l'Œuvre de Dieu.

Et même la théorie unitaire peut, ici encore, prévaloir. La Soustraction, en effet, est simplement

le contraire de l'Addition ; c'est l'addition retournée en direction inverse.

Les langues rendent bien ce rapport du Négatif au Positif. La plupart du temps, elles expriment la chose Positive par un mot ; puis, pour signifier le contraire, elles reprennent le même mot, et se bornent à le marquer d'un préfixe privatif.

Donc partout, *unité de substance et variation de quantité* (de qualité, par suite). *C'est là l'identité des contraires.*

Et — remarque importante — la théorie du Beau et du Laid, ou *Esthétique*, est, de tout point, la même que la Science du Bien et du Mal, ou *Éthique*.

Toutefois, qu'on ne s'avise pas de conclure que l'un et l'autre de deux Contraires quelconques sont la même chose. Ce serait absurde et faux. Ils sont de même essence, mais, par exemple, le Mal n'est pas la même chose que le Bien, ni le chaud la même chose que le froid, ni le diamant la même chose que le charbon, ni l'ignorance la même chose que la science, ni l'opulence la même chose que la misère, ni l'amour la même chose que la haine, ni le fini la même chose que l'infini, ni le concret la même chose que l'abstrait, ni le temps la même chose que l'éternité, ni le malheur la même chose que le bonheur, ni la glace la même chose que la vapeur, etc., etc.

Le Mal et le Bien, et plus généralement tous les contraires, s'impliquent et, en même temps, se refoulent et se proscrivent. L'un, celui actif, tend à détruire l'autre, le négatif. *Ils s'attirent et se repoussent*, a dit justement la Kabbale, dont l'expression est de la sorte éclaircie.

Même en ne recourant qu'au texte vulgaire de la Bible, on peut s'assurer que Moïse connaissait l'identité des contraires. En effet, c'est un seul et même arbre, c'est-à-dire la même tige, la même et unique racine ou essence, qui porte la double connaissance du Mal et du Bien. (Genèse, chap. II, v. 9 et 17; chap. III, v. 5, 6, 11, et 22.)

Au surplus, cette traduction de saint Jérôme est manifestement vicieuse; le mot *arbre* provient d'une incompréhension, et, en outre au verset 17 du chap. II, Dieu aurait prononcé une sentence vaine, puisque Adam, ayant mangé du fruit défendu, ne mourut pas cependant.

Les contraires sont identiques, sont les deux bouts d'un même bâton, mais, ils ne sont pas semblables, ils ne sont pas pareils. Ils sont les deux pôles nord et sud d'un même diamètre, donc opposés, donc dissemblables, donc différents, comme le sont, en fait, le charbon et le diamant, etc., et ils ont alors des propriétés toutes différentes.

Cette dissemblance par-dessus cette identité, aboutit à un pur phénomène d'allotropie métaphysique et spirituelle, et c'est là, en définitive, le secret général du Phénoménisme éternel : *allotropie et isométrie universelles*.

Le mot *identité*, pour n'importe quelle chose que ce soit, ne veut donc pas dire : fixité, immuabilité.

La variabilité n'exclut nullement le maintien de l'identité.

Telle une ville. Elle est le théâtre d'une multitude de changements; elle s'agrandit, s'embellit, se transforme; ses habitants naissent, meurent, se renouvellent; il s'y passe une immense quantité

d'événements de tout genre, fréquemment contraires, les uns fastes, les autres néfastes; certains constituant des débuts et certains étant des agnies; bref, les métamorphoses y sont incessantes et innombrables, et cependant la cité, à travers les siècles et les agitations, et les péripéties, conserve son nom, son rôle, sa vie et son identité.

Les contraires, puisqu'ils sont contraires, sont différents, mais, bien que différents, ils sont identiques, ils sont de même essence. Une seule et même substance les forme, mais par la variation de la quantité de cette substance, sans jamais qu'aucune solution de continuité survienne, les produits sont différents. Et à partir d'un certain point, très artificiel, qui n'a rien de précis, qui dépend de l'opinion, de la convention et du sentiment, la chose change de *nom*, l'ombre devient la lumière, le noir devient le blanc, le froid devient la chaleur, le Mal devient le Bien.

La ligne des contraires, en définitive, est *continue* et le système dualistique des contraires se réduit à une *Antonymie*; les antonymes sont, au fond, de même nature, c'est-à-dire identiques, essentiellement.

Assurons-nous-en.

Sur n'importe quelle ligne des contraires, prenons un état, et, aussitôt, portons-nous à l'état voisin, au degré subséquent.

Si c'est dans la série décroissante, nous aurons ainsi un état pire; mais, alors, le degré précédent était préférable, il était donc un moindre mal (relativement, un bien).

Si c'est dans la série croissante, nous aurons ainsi un état meilleur; mais, alors, le degré précédent

était moins bon, il -était donc un moindre bien (relativement, un mal).

On voit par là que, ne serait-ce que par comparaison, et d'un degré au suivant, le point de démarcation se déplace, et que la ligne antonymique, purement artificielle et relative, varie sans fin. D'être moins malade, se traduit par être mieux portant, en meilleure santé, et ce mieux, c'est déjà du bien; et inversement, une diminution de la force, de la vigueur, de la santé, si minime soit-elle, c'est déjà du mal.

Conséquemment, le Mal et le Bien, le *moins* et le *plus*, ne sont rien de fixe, rien d'absolu. Ce jeu de progression et de régression est, pour ainsi dire, à double évolution; moins de mal, c'est du bien; moins de bien, c'est du mal.

Il en est de même pour toute notion susceptible de polarisation et de contrariété.

Il en découle cette déduction considérable que : une certaine quantité de mal est, toujours, et éternellement, incluse dans le bien, et réciproquement, qu'une certaine quantité de bien est toujours incluse dans le mal, ne serait-ce que par comparaison avec l'état suivant. L'identité d'essence veut souverainement ce résultat. Le Bien et le Mal se pénètrent donc réciproquement, et infiniment, sans terme. Impossible de marquer nettement où l'un commence, et où l'autre finit, et pour cause; il n'y a pas de brisure.

Dès lors, il n'y a de réellement opposés et contraires, que le *sens*, la *direction*, la *fonction*. Les dissemblances résultent donc des *inversions de mouvement*, que celui-ci soit logique, ou mathématique, ou moral ou physique. Le monde représenté et le monde représentatif sont, en dernier ressort, des

entassements d'ambiguïtés. Retourner la direction d'une idée ou d'une force, ou d'une intégration, c'est produire l'effet contraire. Au demeurant, la cause est la même, l'essence est la même, mais l'effet qui succède au *changement de direction* est fort justement l'opposé de l'autre.

Un exemple va, plus concrètement, nous en convaincre.

Examinons la Vérité et l'Erreur.

J'ai dit que l'Erreur même se trouvait faire partie du domaine immense de la Vérité. Cela revenait à identifier l'erreur et la vérité, quant à leur commune essence, selon, d'ailleurs, la théorie des contraires.

On pouvait objecter que, si infinitésimale qu'on pût la concevoir, et quel que pût être l'état de petitesse extrême auquel on la réduirait en la divisant et en l'éparpillant, il n'en restait pas moins certain que la vérité serait toujours la vérité, et qu'un fragment de vérité, si microscopique fût-il, serait toujours de la vérité, ne serait jamais autre chose. Loin de le nier, j'y trouve la confirmation de l'exactitude de ma proposition.

En effet, la vérité totale est la connaissance intégrale et sans borne; elle est un infini  $\theta$ .

C'est l'omniscience, la science et le savoir infinis.

En diminuant, en tombant vers zéro, en se divisant dans les êtres multiples, ce savoir suprême devient, peu à peu, un savoir très limité, donc, une ignorance grandissante qui tend vers zéro, soit vers l'ignorance absolue, mais sans l'atteindre, car l'absolu est inaccessible, comme on le dira ci-après.

Mais ne pas savoir tout, c'est ignorer une partie du tout; l'ignorance relative est, ainsi, assurément,

l'erreur; ignorance et erreur sont nettement synonymes.

Conséquemment, la Vérité infinie (ou omniscience) et son contraire, l'Erreur (ou ignorance relative), sont une seule et même substance, sont essentiellement identiques, et de simples antonymes, comme tous les contraires quelconques, au surplus.

Car, de même que vous donnez un autre nom à la lumière, à la chaleur, une fois qu'elles sont descendues à un point où elles affectent votre sensibilité d'une façon différente, et que vous les appelez l'obscurité, le froid, etc., de même, une fois que la vérité se restreint et s'abaisse, un autre nom lui convient et lui est donné; on l'appelle alors l'erreur.

J'aurais achevé cette Théorie des Contraires, si je n'avais encore à consigner une observation capitale et complémentaire, omise, me paraît-il, par ceux des rares philosophes qui se sont adonnés à l'étude particulière du Dualisme que la Nature présente, cependant, dans toutes les séries de ses phénomènes et de ses êtres; parmi eux nous saluerons avec respect M. G. Tarde, professeur au Collège de France.

Cette observation de principe est *qu'il y a deux sortes de contraires* :

1° Ceux que je nommerai les *contraires conciliables*, dont l'un tend vers l'infiniment *Plus*, dont l'autre tend vers l'infiniment *Moins*, c'est-à-dire vers zéro, mais sans y aboutir.

Ces contraires sont identiques, de pareille essence; en définitive, par progression, ou par décroissance, ils se transforment l'un en l'autre.

Ces contraires sont tous dans la Nature. La Nature, soit physique, soit intellectuelle, soit morale, en est saturée. Ils vont toujours par couple, et on les voit toujours ensemble, géminés et unis.

et 2° ceux que je nommerai les *Contraires inconciliables*, dont l'un est quantité quelconque, tandis que l'autre est radicalement zéro, c'est-à-dire le Rien, le Néant.

Ces contraires de la deuxième sorte sont des opposés *irréductibles*; ils ne peuvent pas du tout se transformer, se transmuier l'un en l'autre, car, en fait et en droit, l'un interdit l'autre. D'où, un seul des deux se réalise dans la Nature, à l'exclusion complète de son opposé. Ces contraires inconciliables ne coexistent donc pas ensemble dans la nature: ils ne sont, ensemble, que dans la dialectique, dans la logique, dans le monde de l'abstrait. Leur fusion serait du domaine de l'absurde, de l'impossible.

Les contraires inconciliables, au surplus sont au nombre de deux, seulement, savoir :

L'Être (universel) et le Non-Être (universel).

Ils s'excluent : ou l'un ou l'autre; mais il est impossible qu'ils coexistent ensemble, ni même l'un après l'autre.

Ils apparaissent sous des appellations diverses synonymiques, telles que :

Zéro et quantité,

Zéro et infini,

Mort et vie, etc., etc., etc.

Mais, n'importe où, et sous n'importe quels vocables, ce sont toujours nos deux contraires inconciliables, le *Néant*, et l'*Être*. L'Infini et le Zéro, ce ne sont que des faces du Dualisme princi-

pal. Non-Être ou Zéro, c'est tout un, c'est le Néant; et Être ou Infini, c'est tout un; etc. (1).

On ne peut donc envisager conjointement ces deux contraires inconciliables et leurs synonymes que dans le langage et le raisonnement. Tandis que les contraires conciliables sont partout dans l'Univers sensible. On objectera que la Mort s'y voit aussi. Il faut, dès lors, que ce ne soit qu'un leurre, qu'une apparence seulement et non une vérité; car le néant est impossible. La Mort n'est pas, ne peut pas être, l'anéantissement de l'Être. C'est, en effet, d'après tout ce qui précède, la conclusion rationnelle qui s'impose de suite ici; nous y reviendrons. (V. note n° 2.)

## XVII. — L'ABSOLU

Le mot *Absolu* est susceptible de plusieurs acceptions.

Il signifie l'opposé du Relatif, soit l'Absolu, le Nécessaire, l'Éternel. Nous le retrouverons dans cette idée.

(1) Il ne faut pas tomber dans la faute, si fréquemment commise, de confondre le *Non-Être* avec le *Non-Moi*. Le *Non-Être* est radicalement inexistant, c'est le Néant. Tandis que le *Non-Moi* est au *Moi* comme l'individuel est à l'universel, ce qui le réduit à une simple tromperie empirique. Au fond, le *Non-Moi* c'est toujours le *Moi*. Or, le *Moi* ne peut jamais être extérieur à soi-même. Kant aurait rectifié nombre de ses vues, si le secret des Universaux avait cessé pour lui. Par exemple, il n'aurait pas donné une si excessive valeur à l'expérience externe; il n'aurait point cherché les limites de la raison, qui est, précisément, un infini, etc.

Mais, ici, nous le prenons au sens de *Parfait*, de point *terminus*, de *nec plus ultra*.

Nous l'appelons l'*Absolu-Terminus*, et nous le représentons par  $\omega$ .

En ce sens, l'absolu n'existe pas, n'a jamais existé, et ne peut pas exister, à aucun moment quelconque de la durée, en n'importe quel domaine physique, intellectuel, ou moral, où règnent et coexistent les contraires conciliables.

En effet, puisque le Zéro est inaccessible, puisque ses synonymes : le Non-Être, le Néant, n'existent pas, n'ont jamais existé, et ne pourront jamais exister, on voit clairement que le *minimum absolu* ne peut pas non plus exister; que l'absolu, *par en bas*, est irréalisable.

Il en est de même *par en haut*, car l'infini étant sans limite, le *maximum absolu* ne peut pas, non plus, être atteint. D'où l'absolu, *par en haut*, est également irréalisable. L'Infini ne rencontre et ne peut rencontrer le *nihil ulterius* qu'Hercule avait gravé sur ses colonnes.

En d'autres termes, l'absolu ne serait accessible et réalisable que si l'*infini* pouvait devenir *fini*, *terminé*, que si l'éternel pouvait atteindre un terme. Comme cela est impossible, il s'ensuit que l'absolu  $\omega$  est impossible dans n'importe lequel des deux sens de l'infinitude.

Cela revient à dire que :

Le Bien absolu	}
Le Mal absolu	
Le Beau absolu	
Le Laid absolu	
La Science absolue	
L'Ignorance absolue	

La Lumière absolue	} n'ont jamais existé ;	
L'Obscurité absolue		n'existent pas ;
Le Froid absolu		ne peuvent pas exister ;
La Chaleur absolue		autrement dit,
etc., etc., etc.		sont irréalisables.

En d'autres termes, si l'analyse spectrale était possible en ce domaine, on verrait, dans la plus intense coloration du Mal, toujours apparaître la raie du Bien, et inversement, dans la plus intense coloration du Bien, apparaîtrait toujours, mais de plus en plus faible, la raie du Mal. Et le spectroscopie enregistrerait cette même présence croisée, pour tous les contraires.

De l'œuvre éminemment artistique de Dieu se trouve ainsi, on le voit, écarté tout risque de satiété et de monotonie, et le Désir, suprême aiguillon et suprême force, ne cessera d'y ouvrir éternellement des horizons plus vastes et des perspectives plus belles !

Bref, le point final ne peut être posé nulle part, ni en bas, ni en haut ; et nous l'avons déjà pu noter au chapitre précédent, en relevant la pénétration constante, réciproque, infinie, et éternelle, qu'opèrent entre eux le Mal et le Bien, le Moins et le Plus, l'Actif et le Passif.

Cette théorie des Contraires et de l'Absolu peut être résumée et figurée par *un* cône dont la pointe, par en bas, serait inaccessible, inatteignable ; par l'autre bout, en haut, il va de soi que l'évasement du cône est sans limite ; et par cette formule : « Dans tous les ordres, vers en bas, le Positif tombe à n'être plus qu'une quantité infinitésimale. Et l'évolution consiste à partir de ce point et à élever, progressivement, cette quantité infinitésimale à une puissance infinie. »

Et si vous représentiez la double pénétration du Mal et du Bien, par *deux* cônes enfoncés l'un dans l'autre, vous devriez vous abstenir de fermer la *pointe*, de l'un et de l'autre ; car, par en bas, le zéro du Bien, et par en haut, le zéro du Mal, sont également impossibles et irréalisables.

Je veux intercaler ici une observation : la série du Mal est décroissante, et non pas descendante. Il faut prendre garde de ne pas user des deux mots indistinctement. Ses phases successives suivent l'ordre chronologique et se placent, en effet, les unes au-dessus des autres. Elles sont, de la sorte, ascendantes et décroissantes tout à la fois, tels les cônes, les pyramides, qui diminuent *en montant*.

Ceci dit, je continue.

Particulièrement, l'Erreur absolue ou Ignorance absolue est impossible, car l'être le plus infime, quand il ne saurait rien de rien, quand il serait pris au pied de l'échelle animale, saura, du moins, vivre, s'entretenir, et réagir contre l'action extérieure. Ce rudiment infinitésimal d'instinct est, en définitive, un savoir, et, bien que natif et machinal, il empêche que l'être envisagé soit refoulé dans le néant de l'ignorance absolue, qui est l'état où l'on ne saurait rien, pas même vivre, s'entretenir, et réagir contre l'action externe.

Et par en haut, la Vérité absolue n'est pas plus réalisée que l'Absolu de n'importe lequel des autres infinis. La Vérité est aussi un infini successif, et éternel, et inépuisable. La Vérité absolue, au surplus, ne saurait être atteinte, tant que ne seraient pas réalisés : le Bien absolu, le Beau absolu, la Lumière absolue, la Science absolue, etc. Or, aucun de ces absolus n'est réalisable ; donc, la

Vérité absolue est de même irréalisable. Elle grandira éternellement et sans fin avec tout le surplus des autres infinis.

En résumé, l'Absolu-Terminus, ou Absolu  $\omega$ , n'existe pas et n'existera jamais. Sinon, ce serait le terme de l'Être; donc, la mort de l'Être, lequel étant éternel, ne peut ni finir, ni mourir, ni cesser de se développer.

Importante remarque : La Spirale n'est pas le Cercle. Il ne faut donc pas dire que l'Absolu tend à revenir sur lui-même. L'Absolu va bien vers l'Absolu, oui, mais, il faut s'entendre. L'Être absolu, étant l'Être unique, ne sort pas de soi-même : il n'a donc pas à y revenir. L'Être absolu, déployant le Relatif, comme des ailes, va vers l'Absolu, c'est-à-dire s'efforce d'atteindre le point culminant de chacun de ses attributs, tend à l'inaccessible fin de l'infini, marche éternellement, par un progrès incessant et interminable, vers l'absolu de chaque idée, de chaque chose, de chaque qualité, en un mot, vers l'absolue Perfection; or, celle-ci est un but reculant, éternellement inatteignable. L'Absolu-Être ne parviendra jamais à l'Absolu-Terminus. C'est cela qu'a traduit ma formule : Dieu est et sera, éternellement, imparfait.

Il y aurait incidemment toute une monographie à faire sur l'irrationnel emploi que l'on fait du zéro en science et en mathématique, et sur l'utilité de son remplacement par un signe quelconque, par une lettre grecque, telle, par exemple, que  $\delta$ , ou  $\varphi$ .

Car, notamment, dans les thermomètres et autres instruments similaires, le zéro ne marque pas le néant de toute température, puisqu'il y a des degrés encore inférieurs.

Dans les nombres, le zéro aussi est faussement employé. Ainsi, dans le nombre 3,005, les zéros ne signifient pas un néant, car il y a 300 dizaines et 30 centaines.

La formule  $1/0$  est vicieuse, car on ne divise pas par le néant, mais par la quantité plus petite qu'aucune quantité concevable, et qui est, néanmoins, une quantité, etc.

### XVIII. — LES UNIVERSAUX

Le spectacle de la Nature offre à nos méditations d'autres problèmes encore, parmi lesquels il n'en est pas de plus intéressant que celui qui consiste à bien démêler la relation de l'Unité avec la Multiplicité.

Je regarde *un* homme ; j'ai, sans effort, le sentiment de l'unité en le voyant. Si je l'analyse, je vois, au contraire, qu'il est une pluralité, une complexité d'organes, de membres, de muscles, de nerfs, d'os, de cellules, etc., soit donc de choses extrêmement nombreuses.

Ici, l'unité était principale, frappait d'abord la vue ; et la multiplicité était plutôt cachée.

Je regarde un arbre ; j'ai encore sans effort le sentiment de son unité. Si je l'analyse je constate la même multiplicité de racines, de branches, de feuilles, etc.

De même pour une montagne, pour un lac ; etc.

Mais les feuilles de l'arbre tombent et l'arbre demeure.

Mille et mille arbres meurent et la Terre reste néanmoins pourvue de végétaux : le genre végétal persiste.

Mille et mille hommes périssent ; l'Humanité persiste ; etc., etc.

Voilà, derrière les premières unités sensibles, d'autres unités plus grandes, qui surgissent ; des sortes d'*entiers* dont nos unités de tout à l'heure ne sont plus, maintenant, que des *fractions*.

Et nous pouvons agrandir incessamment l'horizon et la donnée, et considérer, ainsi, progressivement :

Une plus grande unité : la Terre ;

Une plus grande unité : le Système Solaire ;

Une plus grande unité : l'Univers.

Cette méditation nous aura donc fait apercevoir, successivement, des choses plus vastes, plus durables que d'autres qui étaient plus petites et plus furtives, et fait entrevoir, aussi, un rapport entre les unes et les autres, un lien entre la diversité des parties et l'unité des objets, dans cet immense étagement.

Nous aurons vu, en définitive, le passager, l'éphémère, le périssable, apparent et observable. Puis, en second lieu, derrière ceci, parfois visible, quelquefois non, la raison nous a fait découvrir le durable, le permanent, l'éternel.

Et les philosophes ont, à travers les temps, fait un constant effort pour, sous le saisissable, atteindre le caché ; sous l'illusoire, le vrai et le réel ; bref, la source et le principe des êtres et des choses.

Cette question, dite des *Universaux*, se perd dans la nuit des siècles. Nous pourrions remonter, dans l'Inde védique, jusqu'à Djéminy, et entreprendre d'établir que Moïse, d'autre part, l'a possédée à mer-

veille. Nous nous contenterions même de l'antiquité grecque où les premiers penseurs tentèrent de déterminer un élément originaire et primitif par qui la génération de l'immense variété des choses pût être expliquée. Cela aurait été, à la fois, la Cause première et la Substance universelle.

Mais, même ainsi raccourci, nous ne saurions reproduire un historique qui alourdirait fort le nombre de nos pages. Nous nous bornerons à prendre la difficulté plus près de nous, au moyen-âge, qui s'en occupa, d'ailleurs, avec passion.

Porphyre, de l'École alexandrine, avait dit : « Les Espèces et les Genres subsistent-ils par eux-mêmes, ou sont-ils de pures pensées? Sont-ils corporels, ou incorporels? Existent-ils séparés des objets sensibles, ou seulement dans ces objets? »

Sur cette interrogation, exhumée, trois opinions se produisirent, qu'on désigna sous les noms de : *Réalisme*, de *Nominalisme* et de *Conceptualisme*.

Les réalistes ou réaux, soutinrent que les notions universelles n'étaient pas seulement des conceptions imaginaires, formées par l'entendement, mais bien de véritables réalités. Cette opinion, fournie à propos de la question des Genres et des Espèces, dérivait, en somme, d'une philosophie plus générale : celle de l'*Idéalisme*.

Pour les nominalistes, au contraire, les Genres et les Espèces n'étaient que de simples mots, de simples conceptions mentales, dépourvues de réalité; les seules réalités qui méritent ce terme étant, à leur estime, les choses corporelles, soit les individus vivants, tangibles et matériels. Cette opinion dérivait également d'un système philosophique plus général : le *Matérialisme*.

Enfin, pour Abailard, auteur du Conceptualisme, système qui, peut-être, n'a pas été bien compris et pourrait, à mon avis, être au plus haut point un système idéaliste et réaliste, très voisin de la juste solution, pour Abailard, dis-je, les Universaux n'étaient pas des mots vides : c'étaient des conceptions. Ils existent dans l'esprit et aussi dans les choses, dont on les dégage par abstraction : *Conceptions*, dirai-je, est synonyme de *Concepts*, et par là il me plaît de supposer chez le grand agitateur du moyen-âge, une envolée métaphysique que peuvent n'avoir pas suffisamment reconnue les critiques qui, chez nous ou ailleurs, ont fait vaille que vaille l'histoire de la Philosophie.

Ceci rappelé, il est visible que la difficulté reposait tout entière sur le mot *Réalité*, sur son sens, sur sa signification. Cette difficulté n'a pas disparu ; notre époque la retrouve au même point. Aujourd'hui encore, on veut généralement et usuellement, aussi bien dans le camp des savants que dans celui du vulgaire, chez les chrétiens comme chez les mécréants, que seul soit une réalité le monde tangible, que seules soient des réalités les choses corporelles ; que seules ces choses-là soient dignes d'attention, tout le reste étant déclaré chimérique et inconsistent.

Cependant, s'il n'est douteux pour personne que les êtres sensibles, observables, sont des réalités, il s'ensuit que ces choses sont vraies, et, dès lors, comme ce sont des vérités fragmentaires, il devrait en découler pour tout le monde qu'elles impliquent logiquement et *ipso facto* quelque vérité supérieure, quelque vérité totale, dont elles dépendraient.

Mais, laissons ceci et, provisoirement, menons

la discussion sur le terrain purement matériel.

Les Universaux, ou *Catégorèmes*, ont-ils quelque réalité ?

Prenons de la glaise, faisons-en une assiette, une buire, une statue. Voilà trois choses dissemblables, et il ne reste plus de glaise. L'assiette a été émaillée, la buire a été peinte, la statue a été bronzée. Ce sont, désormais, trois choses individuelles. Mais, en passant outre à l'aspect particulier, ces trois choses sont de la glaise. La glaise est leur fonds commun, leur commune substance, c'est leur *universel*. Or, ce *fonds* commun a incontestablement une réalité positive aussi grande que la *forme* de ces choses.

Envisageons maintenant l'Humanité.

C'est aussi un *universel*. (Fonds commun.)

La glaise était une matière indéniable. L'humanité, elle, n'est pas une chose sensible à part des individus. La réalité du premier universel n'était contredite par personne; la réalité du second universel est au contraire sujette à controverse, car, à première vue, l'humanité semble ne pas être une réalité distincte des hommes et se réduire, au delà d'eux, à une simple verbalité.

Cependant, c'est elle qui est le fonds commun de tous les hommes. Les cheveux, la couleur, les traits, les dents, les tailles, etc., sont différents, mais c'est, dirons-nous, simple affaire de cuisson, de peinture, et d'apprêt. L'Humanité est dessous; elle est le fondement, le squelette, l'élément essentiel de tous ces êtres individuels et variés. Elle est donc réelle, et même, elle a une réalité plus grande, puisque permanente et générale. Les individus seraient ainsi, déjà, l'arrangement fugitif et diver-

sifié d'une Réalité positive, certaine, permanente, qui a le nom général de : *Humanité*.

Or, ce qui existe accidentellement et temporairement a moins de réalité que ce qui existe communément et perpétuellement. Ce qui fait que tous les hommes, si dissemblables entre eux, sont cependant des hommes, des pareils, est une réalité entre toutes.

Donc, les Universaux, même ceux purement intelligibles, seraient bien des réalités, puisqu'ils sont précisément le fondement même de la ressemblance, de la parité, de l'unité spécifique de tous les individus de l'espèce, puisqu'ils sont, pourrais-je dire, l'étoffe où fut taillé chaque habit particulier.

En ce sens, l'Universel supporte l'Individuel. Il doit donc être une réalité avant celui-ci. L'universel serait le composant : l'individuel ne serait que le composé.

Mais je veux maintenant couper au court.

Oui, je le reconnais, tant que la Matière était tenue pour une réalité, pour la réalité corporelle qu'on sait, la question des Universaux était difficile et d'une malaisée compréhension. Les comparaisons, même les meilleures, ne l'élucidaient qu'incomplètement, et ne donnaient pas pleine clarté!

La glaise, l'étoffe étaient des choses matérielles, et nul, dès lors, ne songeait à nier qu'elles fussent l'universel réel, le réel fonds commun, des assiettes et des habits.

Mais l'humanité! Ce n'était plus une substance matérielle, tangible, visible. Alors, on ne voyait pas nettement, tant s'en faut, qu'elle pût être une réalité derrière et avant les individus ou les individus, suivant la formule scolastique.

La pensée flottait donc, indécise et brouillée; elle s'efforçait en vain d'identifier un universel matériel et objectif avec un universel verbal et subjectif.

Mais, ne savons-nous pas, dorénavant, que ce qu'on appelait le Réel, la Matière, le Corporel, la Force, etc., ne sont rien, au fond, que des Pensées, des Concepts, des Idées, des produits de l'Esprit; donc, des vérités, des vérités multiples, donc, morceaux et fragments d'une vérité totale? Et ne voyons-nous pas qu'on ne peut plus, dès lors, leur demander d'être corporels, pesants, etc., mais simplement de se révéler, et, cette fois, non aux sens, mais à l'esprit et à la souveraine raison?

Nous sommes, depuis que nous avons déchiffré le mirage de l'Espace, fondés à dédaigner, dorénavant, les embarras qui nous viendraient des termes : substantiel, matériel, tangible, etc.; car ce sont là des mots, *flatus vocis*, ceux du nominalisme, mots vides, fumées, illusions!

J'aurais bien envie, pour vider tout embarras, de dire que n'importe quelle partie de la réalité est *réale*.

La situation s'est renversée de fond en comble.

C'est le Tangible, le Sensible, le Passager, qui est purement nominal; et c'est l'Invisible, l'Intangible, le Permanent, qui est le vrai réel.

De la Métaphysique, ainsi s'accuse la glorieuse suprématie.

Nous pouvons, maintenant, poursuivre l'étude des Universaux. Nous avons déserté le terre à terre! Nous avons rejoint Platon dans la belle et haute région des idées, et notre horizon doit de suite s'agrandir.

On a bien énoncé les Genres et les Espèces; mais est-ce là tout? Non point; car, les Universaux sont

en nombre incalculable; ils sont partout, dans toutes les subdivisions du monde, physique, intellectuel, ou moral. Ils sont partout, les Universaux, dans la Nature, dans l'Histoire naturelle, dans les Langues, dans les Mathématiques, dans les Sciences, etc., etc.

Il est, en tout, en effet, un type supérieur et général, un prototype, un progéniteur, un universel, un infinitif, dirai-je (comme dit l'anglais, *to do, to make, etc.*), pour que les personnes, les individus, les déterminés, les finis, puissent y participer, l'épandre en mille, et mille, et mille diversités, et apparaître, à la fois, semblables et différents.

On disait que l'universel était un *en-puissance* et non un *en-acte*; qu'il serait impossible qu'il pût engendrer des individus sans être lui-même un individu, or, que n'étant qu'une essence abstraite et irréelle, il était inconcevable qu'elle affectât elle-même une forme déterminée et particulière sans se réaliser, sans cesser, par conséquent, d'être une pure abstraction idéale.

Tout ceci procédait de l'erreur première quant à la matière, quant au réel, et cette première erreur (véritable universel) s'épandait en mille, et mille, et mille autres erreurs, dérivées d'elle, dont se sont, jusqu'ici, nourries les sciences et les religions, lesquelles, jusqu'à nouvel ordre, vaniteuses et arrogantes, tiennent le haut du pavé.

Au tour de la Vérité de régner!

L'Espace n'est qu'idéal, la matière n'est qu'idéale et imaginaire; toutes choses quelconques, conséquemment, sont idéales. Nous sommes dans le royaume des pures idées; l'Esprit en est le souve-

rain maître, et la Volonté, seule, dirige et cause tous les phénomènes sans exception, et en rend compte.

Il n'y a plus lieu d'opposer, avec le sentiment d'une inconciliabilité absolue, l'Idée à la Matière, l'Individuel à l'Universel, le Passager au Permanent, car, l'un c'est l'autre. L'individu c'est le fini et le déterminé d'une idée maîtresse, d'un type universel, infini, indéterminé. L'individu, au vrai, ce n'est pas une personne comme on l'entendait; c'est un mode, c'est un temps, un actuel, une date, un moment; c'est l'une des multiples précisions grammaticales, scientifiques, et morales, d'un indéfini typique et spécifique, lequel régit ses fractions et ses dérivés.

Si l'on avait mieux compris Aristote, la chose ne serait pas demeurée ignorée pendant tant de siècles.

On a toujours eu le tort de poser l'universel en opposition irréductible avec l'individuel. Tandis que, dorénavant, il suffira que deux choses soient des contraires, pour que nous sachions qu'elles sont identiques, de même essence, donc, connexes et inséparables.

L'individu n'est que la fraction infinitésimale et intégrante de l'universel, et celui-ci est l'Entité totale et intégrale. Il n'y a là aucune discontinuité, mais bien une fluxion continue.

D'où, ce qu'on nommait l'*Être* et qu'on bornait aux choses en chair et en os, ou en bois, ou en pierre, etc., est simplement et immensément *ce qui est*. Ce qui est, est réel; le réel = l'être; mais, le réel est purement idéal et spirituel, le réel c'est le vrai.

L'Être véritable, alors, c'est simplement et

magnifiquement, *la Vérité*. Ce qui est vrai, seul est; et ce qui est, est ensemble, *être, vérité, réalité*. (V. note n° 8.)

Cela dit, le Genre et l'Espèce, par exemple, sont des faits d'abord; des réalités ensuite; des vérités enfin; ce sont donc des êtres véritables.

Nous n'avons plus à nous demander leur nature, nous venons de la montrer; nous n'avons plus rien à désirer que de connaître leurs rapports avec l'individuel, c'est-à-dire le rapport du général et du particulier.

Cela est simple.

Le général est le fonds commun du particulier, l'infrastructure de l'individuel, ce sans quoi l'individuel ne serait pas ce qu'il est. Le général ou universel c'est l'idée-mère.

De là irradieront : accidents, modes et variétés, toutes les particularités individuelles que l'universel comportait en principe, qu'il avait en puissance, et qui devaient l'enrichir d'une profusion de tons, de nuances, et de manières, mais, sans attenter au fonds commun, base indestructible et fondamentale.

La Pluralité est l'efflorescence de l'Unité, et, notons-le soigneusement une fois pour toutes : *chaque universel, quel qu'il soit, s'éploie du moins au plus, c'est-à-dire qu'il va du mal au bien*. (V. chap. XI.)

Pour conclure, il semblerait que la question des Universaux n'a jamais été mieux élucidée que par les Romains, qui, tranchant aux statues la tête des Empereurs disparus, et leur rajustant celle des *Imperatores* vivants, réalisaient ainsi, pratiquement, le jeu caché de la Création, dans l'union de l'uni-

versel permanent et du particulier passager, qui ne font qu'un.

Et cela ouvre, sur la Philosophie en général, une vue très pénétrante et nous dote d'une Méthode. Elle est que, dans tous les problèmes que la Science peut offrir à nos curiosités, il faut, comme dans les Mathématiques, user de ce procédé uniforme et triomphalement efficace : *ramener tout à l'unité.*

Par ce moyen, on réussira aisément à ramener tous les individuels d'un même genre à l'unité et à percevoir le vrai invisible sous l'apparence visible, l'Un véritable et perpétuel, sous le Plusieurs illusoire et coulant.

Cette vision que je sais fondée, rationnelle, en pleine concordance avec les faits de la nature naturée, avec les plus victorieux conquêtes de la Science, éclaire à fond les mystères de l'universel transformisme, et, de plus, réagissant d'un trait vers les passés, elle va raviver étrangement maintes philosophies mal entendues, telles : celle des Hénades, ou progression sans fin des unités, du néo-platonicien Proclus, celle d'Aristote sur la Matière et la Forme, celle, si profonde et si complètement inconnue, de la Kabbale, etc., etc.

Par application de nos connaissances, en effet, nous démêlerons facilement que l'Universel, idée-mère spécifique, est au sens subtil du grand et savant philosophe grec : *la Matière* de toute l'Espèce, l'en-puissance de tous ses modes, bref : l'Entité. Car, le mot *entité*, mal défini, et dont maints font aveuglément et abusivement usage, signifie un bloc, un entier, une *entièreté*, un universel, un *sui generis*, qui est pris encore à l'état compact,

brut, indéterminé, concentré, non délié, global.

Ici, le mot *Absolu*, en une autre de ses multiples acceptions, devient le juste opposé du mot *Relatif*, signifiant le type abstrait, il laisse au second de signifier déploiement concret.

*L'entité est toujours androgyne*, pour ainsi dire. Cela marque qu'elle a, en soi, virtuellement, le Positif et le Négatif, le Plus et le Moins, autrement dit encore la gamme de tous les contraires impliqués en elle, avec tous les degrés intermédiaires.

La Matière est donc, ainsi, le Genre possible et réalisable, à réaliser.

Et alors, le Multiple ou Particulier, ou l'Individuel, c'est l'incarnation du Type général et spécifique, son individuation, sa réalisation dans les milliers de variétés, de combinaisons, et de précisions concrètes dont il est susceptible. L'individuel met l'Universel *en forme*, en acte, et il épuise la *matière sui generis*, dans toutes les figures qu'il fait sortir de la conception initiale et entitaire.

Par exemple, l'anthropoïde, c'est l'idée de l'Homme, en forme, mais en forme universelle, *sui generis*, simplement formulée, par opposition à tout ce qui n'est pas elle (*ανθρωπος-ειδος*, soit homme-forme ou idée).

L'unité est *matière* du multiple; les individuels ou multiples sont les *formes* variées de la matière.

L'universel est un Pluriel, en gestation de l'infinitude des singuliers qui le réaliseront et qui le préciseront dans les myriades de formes de ses individués.

Le réel est aussi bien dans l'Entité dominante,

dans cette conception supérieure, que dans sa particularisation variée. Le Réel, en définitive, c'est l'ensemble de ces *vérités*, l'une principale, les autres dérivées.

J'insiste un peu trop, peut-être, sur cette question; mais les Universaux sont d'une telle importance, ils ont été, à l'inverse des Catégories, si peu étudiés, que ces explications réitérées ne seront point jugées oiseuses par ceux qui réussiront à distinguer l'ampleur de cette théorie. C'est grâce à elle qu'on constatera, en allant, qu'il faut, de moins en moins de mots pour expliquer la Nature, car, celle-ci, essentiellement, est fort simple. La complexité ne commence qu'avec le Multiple, que dans le contingent; mais là, certes, elle devient formidable, par l'immense nombre des combinaisons que peuvent engendrer tous les modes imaginables et les relations.

Avant de passer outre, disons un mot rapide des Catégories. Tout le mirage, réel et idéal de la Vie, en effet, repose sur trois catégories maîtresses :

### *Catégories.*

Les catégories sont les cadres supérieurs, les lois suprêmes de la Pensée pure, par conséquent, de toute la Nature. Elles dominent tous leurs mouvements. Les Universaux ou catégorèmes ne viennent qu'après elles, en deuxième ligne. Mais la souveraineté des Catégories n'est plus à démontrer depuis Aristote et Kant, ces deux colosses de la science logique. Mon but n'est pas, d'ailleurs, de faire un traité de Logique, mais bien de révéler l'œuvre et la vie philosophique de l'Esprit Créateur. Je me

borne donc à marquer, ici, que les Catégories sont au nombre essentiel de trois ; savoir :

1° Substance-Être, ou Être-Substance.

2° Quantité-Qualité.

3° Relation (Connexion-Succession).

La première est ce qui fut, est ou sera. C'est le Permanent, l'Éternel.

La deuxième est le mode d'être. C'est la Détermination, ou Particularisation, ou Pluralisation.

La troisième est la Conjugaison des êtres déterminés et particuliers.

*N. B.* Le concept de causalité rentre dans la troisième catégorie (des Rapports), n'étant autre qu'une relation de cause à effet.

La catégorie première, Être-Substance, fait l'Unité. Les deux autres sont la source du variable, du multiple, de la complexité immense de l'univers.

Et l'on se perd, on se noie infailliblement, dans le gouffre effarant du multiple complexe, si l'on ne sait pas s'attacher, transcendantalement, à l'appui de la simple et merveilleuse unité.

Entre autres observations expérimentales, la *photographie composite* est une démonstration moderne des Universaux. Le type commun se renforce, s'accuse, persiste ; c'est toujours le même être qui vit. L'unité de l'individu perpétuel se manifeste, se révèle et s'affirme à travers la longue succession des diverses figures portées par lui, qui furent ses degrés et ses variantes, et dont les particularités passagères se diluent et s'estompent dans un flou inconsistant.

Dans la physionomie de chacun il y a un peu de la physionomie de mille autres. S'il n'en était pas ainsi, d'ailleurs, si tous les êtres humains n'étaient pas un seul être, comment la Photographie composite abou-

tirait-elle à quelque chose de sensé? Étant donnés, dans l'autre cas, les croisements paternels et maternels à chaque degré, il y aurait un tel embrouillamini, qu'il serait fou de vouloir en tirer quoi que ce soit. Je m'étonne que des savants aient pu manquer de réflexion au point de ne pas décocher de suite cette objection à un procédé qui ne présente une valeur scientifique vraie qu'en face et avec l'aide du Mentalisme. (V. note n° 3.)

Nous pouvons clore ici notre étude des Universaux.

Cela suffit pour l'instant.

Mais nous les retrouverons plus loin.

Je ne saurais, en effet, éviter certaines redites, car, s'il est vrai qu'une unique essence se disperse, pour ainsi parler, dans les êtres variés du monde, il est également vrai qu'un petit nombre de principes gouverne l'entier mouvement des phénomènes.

Donc, nous serons forcés de revenir quelquefois à nos Universaux, et ce que nous en dirons alors achèvera de faire voir que c'est sur eux que repose tout l'édifice intellectuel de la création, et qu'il a bien manqué à nombre de savants, notamment aux théologiens et aux naturalistes, de savoir à fond cette vaste et admirable question. (V. chap. xx.)

## XIX. — PRINCIPES

Avant d'en venir aux conclusions qui nous donneront la claire connaissance des plus hauts objets de la spéculation philosophique, il est utile que nous

faisons la récapitulation des principales d'entre les Notions premières, que nous avons progressivement dégagées, au cours de nos méditations précédentes.

Les voici :

- I. L'Être est éternel.
- II. Le Non-Être ou Néant, est impossible.
- III. Tout éternel est un infini.
- IV. Tout infini est un éternel.
- V. Un infini actuel est impossible.
- VI. Le fini seul est actuel. L'actuel c'est le fini.
- VII. L'infini ne peut être que successif.
- VIII. L'Espace infini n'est qu'imaginaire.
- IX. La Matière n'est qu'imaginaire.
- X. L'Univers est immatériel; il est idéal; il n'est que pensé.
- XI. C'est Dieu qui pense l'Espace et l'Univers.
- XII. Dieu pense et réalise, successivement, tout le Possible, *in globo*.
- XIII. L'Absurde est impossible.
- XIV. Le Possible comprend tous les possibles, et, par là même, tous les contraires conciliables.
- XV. Les Contraires conciliables sont identiques.
- XVI. Seul, le Positif existe; le Négatif en sort par réduction et décroissance.
- XVII. Le zéro, synonyme de Non-Être, ou néant, est impossible.
- XVIII. L'Absolu, synonyme de « *nihil ulterius* », est impossible, tant au sens de minimum qu'au sens de maximum.

XIX. L'Unité et le Multiple, l'Universel et le Particulier, sont entre eux dans la relation de l'En-puissance et de l'En-acte. L'indéfini universel est la Matière.

XX. — DIEU ET LA CRÉATION

Il nous est loisible maintenant, de définir Dieu et son œuvre. Les principes obtenus et posés dans les chapitres antérieurs nous le permettent.

Dieu est l'Être.

Il est éternel.

Il est donc infini.

Il est Pur Esprit, puisqu'il n'y a ni Espace, ni Matière.

Il réalise tout le Possible, *in globo*.

1<sup>er</sup> Principe supérieur. Le Possible, *in globo*, est un infini; il implique et comprend tous les contraires conciliables.

C'est ce principe *logique* qui préside à la Création et à l'Évolution universelles. Or, il exige et gouverne l'ordre des *Connexions*, ou concomitances, lequel se traduit par l'*Espace*.

2<sup>o</sup> Principe supérieur. L'infini, en n'importe quel ordre, ne peut pas du tout être un Actuel; il ne peut être que successif: il est nécessairement, un *Devenir* inépuisable.

C'est ce principe *mathématique* qui préside encore à la Création et à l'Évolution universelles. Or, il exige et gouverne l'ordre des successions, lequel se traduit par le *Temps*.

3<sup>e</sup> *Principe supérieur*. Les contraires conciliables sont identiques. Le Négatif n'est que la réduction, et la décroissance du Positif. Celui-ci seul est. L'opposition des contraires est une simple antonymie, d'où le Bien et le Mal sont identiques.

Or, l'Absolu, synonyme de *nec plus ultra*, est impossible. Donc, le Bien absolu, l'absolue Perfection est impossible. Ils ne peuvent être que le but inaccessible et toujours reculant du Devenir éternel et infini (1).

C'est ce principe *moral* qui est la cause finale de l'effort ascensionnel et évolutif de l'Être, du *Mouvement* général qui traduit, à la fois, le 2<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup> principes, ci-dessus.

\*  
\* \*

L'Auteur éternel des choses et son œuvre éternelle peuvent, maintenant, être compris; je reprends.

Dieu, c'est l'Un; c'est l'Universel Premier et infini; c'est l'Intelligence, la Volonté, la Vérité uniques; c'est l'Esprit pur; c'est l'Absolu.

Il est éternel.

Il est infini.

En Principe, il conçoit et réalise, *successivement*, la série infinie de tous les possibles, y compris, for-

(1) Il se pourrait que l'Église eût très finement voulu dire et entendu la même chose, quand elle disait que Dieu était l'infinie Perfection (la Perfection non finie). Mais, j'en doute d'abord; et en second lieu, si cela était, il en irait que l'Église aurait ainsi, habilement, dissimulé sa science et sa pensée, et induit les fidèles en d'erronées croyances, deux expédients qui seraient également malhonnêtes.

cément, tous les contraires, soit, donc, tous les universaux.

L'Univers en résulte, l'univers subjectif et objectif; en d'autres termes :

Le monde intelligible, ou de l'absolu, et le monde sensible, ou du relatif.

Lesquels deux mondes, au fond, sont une unité, une hénade, à la manière de tous les Universaux.

Et c'est la création épigénétique des êtres, des choses, des espèces, de la morale, de la beauté, etc., de tout sans exception, par le déroulement du Multiple relatif et apparent.

La Pensée divine, sous l'empire des catégories, conçoit, crée, objective :

1° L'*Espace*, condition *sine quâ non* du reste, universel fondamental, hénade, unité.

2° Le *Temps*, également encore, universel essentiel, hénade, unité.

*N. B.* Je range l'*Espace* et le *Temps* parmi les catégorèmes, et non parmi les catégories, parce qu'ils sont l'un et l'autre déjà des accidents et modes de la catégorie initiale Substance-Être.

3° Le *Mouvement*, universel, essentiel, hénade, unité.

4° L'*Air*, l'*Eau*, et le *Feu*, universaux élémentaires, hénades, unités.

5° Tous les *Systèmes Planétaires*, dont chacun est un universel principal, une hénade, une unité.

6° Tous les *Astres*, dont chacun est, isolément, un universel, secondaire, une hénade, une unité.

7° Dans l'*Astre*, par exemple, en la *Terre*, les *trois Règnes* (minéral, végétal, animal) dont chacun, isolément, est un universel d'ordre subséquent, une hénade, une unité.

8° Dans chaque règne, les *Embranchements*, dont chacun, isolément, est un universel d'ordre postérieur, une hénade, une unité.

9° Dans chaque embranchement, les *Classes*, dont chacune est un universel, une hénade, une unité.

10° Dans chaque classe, les *Ordres*, dont chacun est un universel, une hénade, une unité.

11° Dans chaque Ordre, les *Familles*, dont chacune est un universel, une hénade, une unité.

12° Dans chaque Famille, les *Genres*, dont chacun, isolément, est un universel, une hénade, une unité.

13° Dans chaque Genre, les *Espèces*, dont chacune est un universel, une hénade, une unité.

Quant aux *Races*, ce sont des subdivisions, ou, plus précisément, des variétés perpétuantes d'Espèces; elles rentrent, à peu de chose près, dans le cercle de l'Individuel, ci-après.

14° Enfin, dans chaque espèce, les myriades de l'Individuel, où chaque *Individu*, isolément, est aussi une hénade, une unité.

L'Individuel, dans la multitude de ses individus éparpille toutes les combinaisons et variations possibles que comporte et permet le Type universel (point de départ du Darwinisme; V. 2° Partie).

D'autre part, chaque individu (puisque le Multiple ne rompt pas l'Unité) présente en lui, mais à des degrés variés, chacune des possibilités incluses en l'universel. Celle de ces possibilités qui dominera en lui, sera sa caractéristique, sans empêcher que les autres qualités et défauts de l'Espèce soient insérés en lui, sans aucune exception, mais à des doses plus ou moins sourdes et insensibles. Ainsi, par exemple, dans chaque homme, il y a de